Squeeze

littérature prochaine génération



fin de série.



SOMMAIRE



Cimetière Saint-Véran, Avignon

Boris Crack

Entre John Stuart Mill et Mimi Mamath

NOTE : j'ai changé certains noms, suite à une mise en demeure des avocats d'une célèbre chanteuse française, concernant de précédents travaux, notamment vidéos.

J'ai retrouvé le goût de la poésie sous les arbres du cimetière Saint-Véran à Avignon, PACA, France. Le cimetière est immense et ses arbres parmi les plus beaux de la ville d'Avignon qui est connue pour le Festival d'Avignon. Le Festival d'Avignon qui est un festival international de théâtre a été créé en 1947 par Jean Vilar qui n'est pas enterré à Avignon mais à Sète. La personne très célèbre qui est enterrée au cimetière Saint-Véran à deux pas de chez moi (la V.I.P. du cimetière) c'est John Stuart Mill, philosophe, logicien et économiste anglais. Il est venu à Avignon parce que sa femme avait des problèmes de santé et a décidé de rester y vivre après qu'elle y soit morte. Sa

maison a depuis été détruite.

J’ai démissionné de mon dernier job. Je suis parti au Québec faire une performance de poésie. Avec ma patronne, nous ne nous sommes pas quittés en bons termes. Mais j’ai quand même obtenu l’Attestation Employeur que me réclame le Pôle Emploi pour pouvoir me fournir un autre document que me réclame le Conseil Général par l’intermédiaire de la CAF. Dans la case « motif de la démission », mon ancienne patronne a écrit : « veut faire de la poésie ». C’est assez cocasse et cela amuse beaucoup les agents du Pôle Emploi. En même temps, ça les rend plus sympathiques. Enfin, j’ai l’impression. À moins qu’ils se foutent tout simplement de moi.

Au cimetière Saint-Véran, il y a une quantité impressionnante d’arbres d’espèces très variées, du pin au palmier, qui constituent un véritable arboretum des essences méditerranéennes. On peut même y cueillir des grenades.

Au cimetière Saint-Véran, il y a plein de boulot. Ça ne se sait pas parce que le Pôle Emploi le cache aux demandeurs d’emploi. Ils ont même refusé de renseigner quelqu’un sur le métier de thanatopracteur (celui qui nettoie, préserve et maquille le corps des défunts) en arguant qu’ « on ne peut pas encourager des envies aussi obscures ». Ils trouvent ça moche de bosser pour les morts alors ils ne le disent pas mais la France manque énormément de gardiens de cimetière et de fossoyeurs.

Mais elle ne manque pas de philosophes. Pour preuve : je fais deux pas et je tombe sur la tombe de John Stuart Mill.

Auprès de mon arbre
Je mourais tranquille
Je m'appelais Stuart
John Stuart Mill

Aux côtés de Stuart Mill se tient un palmier très civilisé. Car à Avignon ce ne sont pas les palmiers qui sont sauvages mais les politiciens. Les palmiers, eux, accueillent sous leurs palmes des philosophes et des poètes.

Le cimetière Saint-Véran qui, avec celui du Père-Lachaise est l'un des plus anciens de France, n'est pas connu que pour la tombe de Stuart Mill et ses arbres splendides et centenaires : il est aussi connu pour l'un de ses gardiens qui n'est autre que le frère de la chanteuse Mimi Mamath.

Comme personne n'ose dire que la France manque de gardiens de cimetière parce que tout le monde trouve ça moche et que c'est plus classe (quasi glamour) de travailler dans les assurances, de vendre des assurances-vie à des gens qui s'enterreront eux-mêmes et surveilleront leur propre tombe grâce à la vidéo, alors c'est au frère de Mimi Mamath (dont la famille est d'Avignon) qu'on trouve un poste au cimetière Saint-Véran (où les Mamath ont un caveau de famille). Le frère Mamath dont la seule vraie passion c'est les chats construit des cabanes pour chats dans le cimetière ! Parfois même avec des plaques de marbre prises à des tombes ! Il met des gamelles dessous. Ça fait des histoires dans tout Avignon. C'est pas piqué des hannetons ! Les familles viennent prendre des photos. Tout le monde beugle : « Je

r’connais la plaque... c’est not’plaque... c’est la plaque à pépé... »

Pour que je fasse le pas d’aller écrire à nouveau de la poésie, il a fallu que j’aille sous les arbres du cimetière Saint-Véran avec l’Attestation Employeur envoyée par mon ex-patronne la Présidente de l’association d’Amis de Musée pour qui je travaillais en qualité de secrétaire *queer* homme à tout faire avec barbe bretelles et lunettes en écaille de tortue.

Dans la case « motif de la démission », mon ancienne patronne a donc écrit : « veut faire de la poésie ».

Soudain c’était comme un slogan accroché à la queue d’un avion dans le ciel.

veut faire de la poésie
veut faire de la poésie

c’était exactement ça

veut faire de la poésie

en vérité je voulais juste

faire de la poésie

c’était exactement ça

Bo – ris

veut faire de la poésie

Bo – ris

veut faire

c'était exactement ça

Gérard Berréby, le fondateur des *éditions Allia*, qui vient d'écrire son premier livre de poésie à 61 ans et qui s'en amuse en disant : « en général on dit : la poésie c'est pour les ados » comme on dit : « le métier de fossoyeur c'est pour les déviants et les débiles », n'a-t-il pas passé plus d'une heure à expliquer au Centre de la Poésie de Marseille en avril 2011 qu'en Grec la racine de « poésie » c'est FAIRE.

et que faire de la poésie
c'est FAIRE
et que donc pour faire de la poésie
il faut FAIRE

et pas que de la poésie

Après la conférence, avec Gérard Berréby, on est allés manger un couscous. (C'est encore de la poésie.)

Soudain c'était comme un message accroché à la queue d'un avion dans le ciel d'Avignon au-dessus des arbres du cimetière Saint-Véran près de chez moi impasse de la Prairie.

veut faire de la poésie
près de chez moi impasse de la prairie
veut faire de la poésie

c’était exactement ça

Alors depuis, je vais tous les jours écrire des poèmes, des quatrains, au cimetière Saint-Véran, assis à l’ombre, entre John Stuart Mill et la famille de Mimi Mamath.

Voici le quatrain du dilemme :

Suisse ou Luxembourg
Suisse ou Luxembourg
Suisse ou Luxembourg
Oulala ! Sacré dilemme

Voici le quatrain du bonheur :

Nous tout c’qu’on veut
Nous tout c’qu’on veut
Nous tout c’qu’on veut
C’est être heureux (cf. Starmania)

Voici le quatrain de JMJ :

I want to have un synthétiseur
I want to have deux synthétiseurs

I want to have tous les synthétiseurs
I want to be just like Jean-Michel Jarre



Curry au gingembre

Gérald Gruhn

Petit monologue intranquille depuis le fond de la cuisine.
Ou dialogue avec un bac à légumes.

Ma chère et tendre, quelle émotion de cuisiner en ta compagnie pour la dernière fois ! J'ai vécu avec toi les plus belles années de ma vie, tu sais. Si, si. Je te jure. Je te le jure sur ce que j'ai de plus cher : sans toi, je n'aurais jamais connu le vrai plaisir de cuisiner.

J'ai bien appris la leçon : de bons outils. Une bonne lame bien aiguisée. Pour découper la viande, il faut un fil impeccable. Pour désosser, il faut un petit couteau bien effilé et très tranchant. Et la planche en bois, hein ? Pas en plastique, la planche, du bois, un matériau noble. C'est très important d'être bien équipé, je dirais même, c'est la clef de la réussite : il n'y a pas de bon artisan sans de bons outils. Oui, je sais, on croirait entendre ton père !

J'ai eu beaucoup de mal à choisir le menu de notre dîner d'adieu, l'air de rien. Je ne devais pas rater ce repas exceptionnel parce que j'ai toujours eu pour toi une affection immense. Un goût très prononcé. Je ne voulais pas que notre histoire finisse en eau de boudin ou en queue de poisson. Il fallait quelque chose de grand, à la mesure de notre passion commune qu'est la cuisine.

Il y a tellement de gens qui vivent pour des motifs futiles, qui manquent d'un but solide. Métro-boulot-dodo. Ce n'est pas leur faute, on ne choisit pas complètement de vivre comme ceci ou comme cela. La vie s'impose à nous, si on n'y prend pas garde, par paresse, elle nous incline aux renoncements quotidiens, aux petites lâchetés infimes qui bout à bout, nous amènent à nous satisfaire d'un sort bas de gamme. Et puis parfois, on croise la route d'un destin extraordinaire ! Ce destin extraordinaire, c'est toi, ma chérie !

Dans les histoires de cœur, les fins gâchent toujours les débuts et les milieux. Et pourtant, comment imaginer une histoire d'amour qui finisse bien ? Si elle finit, forcément, elle finit mal. « Ma liaison avec Machine s'est terminée, je ne l'aime plus, c'est super ! » Tu as déjà entendu quelqu'un sortir un truc comme ça ? Non. Certainement, non. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de bien terminer. Et franchement, Chantal, nous allons bien terminer notre histoire. Le truc avec un grand H : notre Histoire.

Ben oui, je me sens couillon. Si je pleure, ce n'est pas seulement à cause des oignons, je suis triste. Évidemment ! Je regarde en arrière et je suis triste. J'ai un cœur, comme tout le monde, mais ce qui me

sauve, c'est d'avoir un palais. Ça m'aide à regarder devant. Au moins jusqu'à ce soir.

Voyons voir cette recette...

La viande en petits morceaux, c'est bon.

Les oignons, rissoler et réserver, ok.

Ah ! Écraser trois gousses d'ail et râper le gingembre. Où est la râpe ?... la râpe... Ici !

Tu aimes tant le gingembre ! C'est ce qui m'a décidé à choisir cette recette pour toi. Pour nous, devrais-je dire ! Le côté exotique, ça va si bien avec nos souvenirs ! Tous les voyages qu'on a faits ensemble, il fallait marquer le coup. Si tu me permets un peu d'humour, après les deux jours que tu viens de passer dans le bac à légumes, préparer une recette des pays chauds, je te devais bien ça. Et puis tu aimes tant le gingembre et puis, coquine... enfin... tu sais bien ce que je veux dire... le gingembre, hum ! Il ne faut pas t'en promettre, hein ?

Enfin bref, chacun son goût. Épicé, salé, musqué, il faut trouver la bonne manière d'accommoder. Pour toi qui m'as tout appris des subtilités de l'art de cuisiner, je me devais de trouver la bonne recette. Je sais : c'est difficile de faire mieux que toi, mais désormais, je sens que c'est le bon jour pour que l'élève dépasse le maître. Tu verras, tu m'en diras des nouvelles !

Je crois que je vais appeler cette recette : *curry de Chantal aux petits oignons*. Les noms à rallonge, du genre je-suis-un-poète-de-la-cuisine, tu as toujours trouvé ça ridicule. Je ne vais donc pas profiter de la situation pour t'imposer quelque chose. Il ne faut aucune ombre

au tableau, il ne faut pas que tu sois jalouse non plus. On en a déjà parlé : toutes les autres n'ont pas compté, je n'ai même pas couché avec elles. C'était, comment dire ?... des brouillons culinaires. Et je te jure sur ma mère, paix à son âme, je n'ai encore jamais cuisiné le gingembre avec une autre. Le gingembre, c'est pour toi et pour toi seule. *Curry de Chantal au gingembre*. C'est mieux, non ?

Heu... ensuite ? Écraser les gousses d'ail.

Vlan !

Vlan !

Vlan ! Aïe ! Ouïe ! Aïe. Vraiment, je ne suis pas doué avec les marteaux !

Bon. Et après ? Faire revenir la viande à feu vif.

Ah ! Qu'est-ce que tu en penses ? Pour la table, je mets une ou deux assiettes ? Ça va faire bizarre si je suis là, tout seul avec mon repas aux chandelles. À la rigueur, je peux poser ta tête en face, mais tu vas saigner et ça va faire des auréoles sur la nappe blanche de ta grand-mère. Je peux mettre une assiette, remarque. Oh non ! Il ne manquerait plus que deux brins de persil dans les narines ! Enfin, il n'y a pas le feu pour se décider, j'ai jusqu'à ce soir, le temps que tu mijotes. Une heure et demie à feu très très très doux.

Congelée ? On en a souvent parlé et je connais ton opinion sur la viande surgelée. Par acquit de conscience, j'ai essayé avec Marie et Agathe, histoire de savoir, de ne pas mourir idiot. Et bien, franchement, moi, je trouve qu'il n'y a aucune différence mais puisque tu es contre, je respecte. J'ai juste eu le temps de peaufiner la recette

pendant que tu reposais dans le réfrigérateur. Tu te rappelles ce que disait notre boucher : deux jours minimum, il faut laisser la viande se relâcher. Sinon, il paraît que le stress, ça donne un goût, les toxines, je ne sais pas quoi. Alors puisque tu préfères la viande fraîche, je ne suis pas comme ça, moi, je respecte, je ne cuisine que des produits non congelés. Et tu vas voir, ce sera parfait. Ta viande est vraiment très belle.

Ma chère et tendre, quel plaisir de cuisiner avec toi !

Chair et tendre !

Tendre, ça devrait, j'ai choisi les meilleurs morceaux.



Nonchalance

Hervé Grillot

Tous les jours
Ma montre indique dix minutes de retard
Environ
Au début, je la remettais à l'heure
Mais ce n'était pas le problème
Ni la solution, d'ailleurs

Hier, j'ai quitté le vieux Hanoï
Et j'ai vu des bambous
Ceux qui vous poussent hors du lit
Hors de vous
En une nuit comme un soupir

Aujourd'hui, un vendeur vietnamien
Au visage millénaire et chinois, m'a dit :
Ton prix est le bon, c'est le meilleur !
Mais je sais que l'acheteur coréen

L’autre, l’impassible, l’apparemment battu
Médite, sournois comme un tigre
Se prépare à l’attaque
Cependant qu’on lui cire les chaussures

Au début, je remettais ma montre à l’heure
Demain, je la laisserai divaguer
Et puis
Je partirai à la chasse au tigre
Pourquoi pas ?
J’ai du temps devant moi

Autour de moi
Les bambous courent, poussent et se chamaillent
Je pense à vous parfois
Le temps d’un coup de feu
D’un coup de griffe
Durant ces dix minutes
Qui n’ont jamais existé

Je pense à vous souvent
Comme un buffle d’eau
Ruminant dans sa rizière
Les jarrets enfoncés dans la vase
Jusqu’au poitrail
Avec ce regard énorme tourné vers le ciel
Le riz aussi
Se bat et germe et pousse
Il tire le ciel à lui, aussi, le riz

Dix minutes, qu’est-ce que c’est ?
Le temps d’une averse de mousson
Le temps de dire je t’aime
Le temps du bambou en mouvement
En somme
Le temps de la nonchalance



Apparences

Philippe Sarr

Pas soixante ans, c'est jeune quand même, les jambes comme des cratères de lune, tout creux au-dedans, et le sang qui menace d'engorger tout ça, par la petite veine, là, qui pendouille, près de la malléole interne. Je dois avoir l'air con. Il le voit. J'ai l'air con, et je le suis. À la vérité. Je le suis et cela se voit.

Je trépigne. Me palpe l'estomac. Puis le thorax. Bouffée d'angoisse. Un clou dans ma chaussure. Merde. Les apparences plus vraies que vrai ?

C'est là que je réalise. Que je réalise la duperie. L'énorme tromperie. Comme dans un cirque.

Tout comme la vieille qui me regarde bizarrement et me passe devant en sifflant vulgairement.

Un de ces satanés robots à gueule humaine qui hantent les

cimetières et se font passer pour des roule-ta-bille !

Allez, mon vieux !

Et je m'en vais dégueuler ma haine au fond d'un coffre disposé sous un chêne.

Le cul entre deux os.



L'AOC

Mat Lest

Lorsqu'on me demande si la coupure entre partis de droite et partis de gauche, hommes de droite et hommes de gauche, a encore un sens, la première idée qui me vient est que l'homme qui pose cette question n'est certainement pas un homme de gauche.

Lorsque parfois on retombe là-dessus, lorsqu'on s'interroge à haute voix sur la différence réelle pertinente entre la droite et la gauche, il y a souvent quelqu'un pour citer Alain et sa fameuse sentence. Et tout le monde avec ça se sent bien à l'abri, bien au chaud dans le duvet des moustaches tombantes d'un vieux rad-soc aigri : la gauche, c'est la gauche.

Malheureusement, moi, la politique, j'y comprends pas grand-chose, alors cette phrase m'aide pas trop à traverser cette époque et les fragiles idéologies qui nous imprègnent.

C’est pourquoi je sautai de joie quand est apparue une pétition, relayée par de nombreux médias assez influents, pétition qui s’était peu à peu répandue sur tout le territoire habité par le peuple de gauche. Cela faisait alors trois ans que le président de la République française, François Hollande, présidait. Pourtant, selon la formule consacrée, il peinait à imprimer son style. Cette pétition était justement née de ce besoin de gauche : de toutes les mesures annoncées, ou prises, ou en cours, etc., on ne savait pas trop reconnaître celles qui étaient de gauche de celles qui ne l’étaient pas. Ainsi, et comme le réclamait tout bonnement cette pétition, les gens voulaient instaurer en France une AOC « de gauche », qui permettrait, pour chaque cas examiné, la réunion aréopagitique d’un groupe d’experts assermentés, aptes à se prononcer et à déclarer si telle chose était de gauche ou bien ne l’était pas.

Très tôt, le gouvernement s’était donc autorisé à créer cette AOC, à engager des experts issus pour la plupart de *think tanks*, à les installer derrière de grands bureaux inflexibles et durs sur des moquettes moelleuses. Et désormais, enfin, en France, on pouvait savoir de façon sûre, officielle, certifiée surtout, si telle proposition était vraiment de gauche ou bien si sous elle perçait une dérive droitière, sournoise, un peu comme une raie manta sous un manteau de sable. Le gouvernement a donc pressé le pas, et son action s’est démultipliée, toujours dans le bon sens de la gauche.

***

L’entreprise a été couronnée d’un tel succès public que l’AOC a

connu très vite de multiples applications dans la vie quotidienne. Surfant sur la vague du *de gauche*, de nombreuses entreprises développaient des tas de gadgets : le plus notable a sans doute été la Scannette officielle, cette espèce de flingue qui pointe un faisceau laser rouge comme une rose Pierre-de-Ronsard et qui affiche la conformité « de gauche » sur un petit écran. On pouvait ainsi scanner tout et n'importe quoi, par exemple son salon, pour vérifier qu'il était bien de gauche.

Enfin, la plupart des gens se servaient de la Scannette « de gauche » pour les petits objets de la vie quotidienne : une écharpe, une chaise, un étui à lunettes, des stylos, des CD, l'huile d'olive en général, telle marque de cigarettes, etc. Cela n'allait pas sans difficultés : tel chanteur pouvait avoir la moitié de son œuvre de gauche, quand l'autre moitié ne l'était pas, sans doute les moments où il avait cédé aux turquoise sirènes de la facilité ; les cigarettes n'étaient pas toutes de droite ; les chaises, elles, étaient un bon exemple des limites de l'AOC.

Voyez-vous, cela dépendait largement du mode de production, du matériau utilisé, d'autres choses encore. Car pas besoin d'un appareil pour savoir qu'une chaise standard achetée dimanche au centre commercial et fabriquée par de petites mains indonésiennes n'avait aucune chance d'être de gauche. En revanche, pour une chaise produite par un honnête artisan local, on avait plus de chances de décrocher l'AOC. Si toutefois, évidemment, ledit artisan n'avait pas proféré de propos discriminatoires à quelque endroit que ce soit depuis 1992. Et cette condition s'appliquait en gros à tout mobilier de salon.

***

Au fil du temps, les conditions nécessaires à l'obtention de l'AOC devenaient de plus en plus restrictives. Et l'engouement diminuait à mesure que le peuple de gauche peinait à se constituer une vie complètement AOC, complètement de gauche. Mais chacun se faisait une raison, arguant justement que, si cela avait été si facile d'être complètement de gauche, cela n'aurait pas été vraiment la gauche, la vraie gauche, entendons-nous bien.

***

Hier, alors que j'avais du mal à m'endormir, j'ai scanné ce qui était à ma portée depuis le lit (sachant bien évidemment qu'il est strictement interdit de scanner sa femme, ou bien son chien ; à part pour les chiens de catégorie 3 ou plus, qui sont souvent l'apanage de gens de droite). Et puis je me disais, en mon fort de Brégançon : qu'est-ce qu'être de gauche ? Qu'est-ce qu'une loi de gauche ? Une idée de gauche ? Et si ce peuple de gauche, si farouche, ça n'était qu'une espèce de Michael Jackson phobique. Comme horrifiée par la souillure de droite derrière sa moustiquaire de jute, et blanche comme un coquillage où on entend la mer ?



Niobé ou l'élève de la nature - Mœurs Parisiennes

J.R.P. Cuisin

« L'Amour a une sorte de sérails où d'horribles voluptueux font débauche de sang. »

Le chevalier de St.-Hilaire, brillant libertin de la Chaussée-d'Antin, ne s'était marié que par ton, par lassitude de la vie de célibataire, et n'avait pris femme que comme on ferait l'acquisition d'un équipage d'une piquante invention, et seulement pour jouir des plaisirs sans conséquence d'une simple nouveauté ; il disait à cet égard à ses amis, dans son impudente fatuité, en parlant de l'état de mariage ; « *il faut y tâter un peu de tout ; je veux voir ce que c'est que ça.* » Le jour qu'il se plaça vivant dans le cercueil conjugal, suivant encore son expression, ses compagnons d'intrigues et de débauches firent pleuvoir sur lui vingt épigrammes (plaisanteries usées dont les maris sensés font d'ailleurs fort peu de cas) ; et pour un madrigal, Saint-Hilaire reçut

maintes satires ; entre autres, certain caustique lui adressa ces vers :

Depuis plus de six mois Pirame,
De Célimène heureux amant,
Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme.
Las de jouer le sentiment,
Il la prend aujourd'hui pour femme :
C'est là se quitter décemment.

Mais St.-Hilaire, supérieur aux atteintes de ce genre de railleries, en riait de tout son cœur, et, le premier, composait sur son nouvel état des quatrains fort comiques. Pourquoi s'était-il donc marié ? me demandera le lecteur. D'abord, comme je l'ai déjà dit, par amour des nouveautés, puis la nécessité de rétablir une fortune altérée par une inconduite ruineuse. Ainsi, en épousant ELISA VOLUPY (c'est ainsi que se nommait sa chère moitié, avec laquelle il avait d'ailleurs vécu quelques années dans une intimité peut-être un peu trop philosophique), il remontait parfaitement ses affaires au moyen d'une riche succession qui venait d'échoir à cette dernière. Voilà donc beaucoup de motifs, et plus qu'il n'en fallait à notre écervelé pour s'engager dans des liens dignes d'ailleurs des plus sérieuses méditations. Elisa honora son époux des preuves d'une fécondité fort prématurée, il est vrai, car peu de mois après le sacrement, elle mit au monde une charmante fille qui, malgré qu'elle eût vu le jour soi-disant avant terme, n'en jouissait pas moins de la force d'une croissance complète. J'ai d'ailleurs déjà fait entendre que notre couple épicurien, vivant depuis plusieurs années maritalement, avait eu tout le loisir de s'exercer, dans un long noviciat, aux faits et gestes de l'hyménée : on ne s'étonnera donc plus d'une postérité si prompte. Cependant NIOBÉ

(c'est le nom, probablement allusif aux grandes infortunes qui lui étaient destinées, que St.-Hilaire donna à sa petite fille) faisait chaque jour admirer de plus en plus ses grâces, sa finesse et sa beauté. Plaçons-la de suite à cet âge si touchant, si intéressant dans le beau sexe, c'est-à-dire, celui de trois lustres accomplis ; et, jouissant des licences accordées aux auteurs, faisons-lui sauter lestement tout le temps insignifiant de son enfance, pour ne nous occuper que de l'éducation singulière et mystérieuse que notre jeune héroïne reçut de son père.

À peine parut-elle sur la scène du monde, que St-Hilaire se refusant à l'idée qu'avait conçue Elisa de nourrir elle-même sa fille, et la raillant amèrement sur ce projet à la *Jean-Jacques*, enleva Niobé, sous le prétexte d'éviter à sa femme des soins trop fatigants pour sa santé délicate ; mais ce ne fut, dans un système infanticide, que pour l'enterrer vivante dans une maison qu'il avait fait bâtir exprès au faubourg St.-Honoré, dans une rue très déserte. Ce nouveau temple érigé à la volupté, ou plutôt à l'inceste, renfermait donc secrètement l'infortunée Niobé, qui, du berceau, et pour ainsi dire encore dans les langes, fut arrachée du sein de sa mère, pour passer à l'état complet d'une sauvage, et être destinée à devenir la victime d'un père qui, dans ses combinaisons incestueuses, parut ne l'avoir mise au monde que pour la rendre le plastron de ses criminels systèmes, et réduire sa vertu au creuset d'une froide analyse ; ainsi,

« Pour l'amour du vice au vice abandonné,
La vertu révoltait son cœur désordonné. »

« Ô cher et précieux harem ! » s'écriait souvent St.-Hilaire en

parlant de la retraite de Niobé, « tu contiens tous mes trésors, et je n'échangerais pas les attraits que tu renfermes contre la plus belle couronne de l'univers ! » Le plus profond mystère régnait d'ailleurs autour de cet asile de la débauche, et pour en éloigner toute sa famille et même jusqu'aux voisins, ce scélérat méthodique avait fait répandre le bruit que certains esprits revenaient dans le jardin de sa maison ; et de plus, pour profiter de la crédulité du petit peuple à cet égard, lui-même avec Florimont, un de ses intimes, avait machiné plusieurs apparitions fantasmagoriques, et au moyen encore de certaines mascarades de nuit, avait achevé de donner un air de vraisemblance à ses premières impostures. Elisa, fort superstitieuse, comme la plupart des femmes galantes, ne voulait donc plus mettre le pied dans cette demeure, et cet ingénieux manège évinçait conséquemment encore des témoins dangereux, dont le plus léger soupçon pouvait donner l'éveil sur les choses mystérieuses qui se passaient sous l'enceinte de cette maison.

St.-Hilaire, dans ses plans coupables, ne se propose donc rien moins que de franchir les bornes les plus sacrées de la nature et de la morale ; et n'a recherché encore les honneurs de la paternité que pour se créer à lui-même une *pièce d'expérience* de ses monstrueuses hypothèses ! S'enlevant à lui-même les consolations que laisse après elle une faute commise dans une passion irréfléchie, il lui faut un crime longuement prémédité, un crime dont sa fille soit la victime… Son moindre attentat ici est donc de frapper de mort civile une jeune vierge dérobée à la société ; et c'est enfin dans son propre sang qu'il se plaît à prendre l'objet de ses ignominieux amours ! Ainsi dans St.-Hilaire, le libertin s'allie au profond matérialiste. Mais pour peindre sous des couleurs plus vraies le caractère de ce couple odieux, je veux dire St.-Hilaire et

Florimont, son intime, faisons connaître à nos lecteurs dans de plus grands détails, d'abord les localités où vivait mystérieusement l'infortunée Niobé, et ensuite, mettons sous leurs yeux une partie de la correspondance de ces deux voluptueux à système.

LETTRE Ire.

Paris ; le *** .

« Cher St.-Hilaire, hier, à neuf heures du matin, suivant tes avis, je fis mettre les chevaux à la voiture, et me rendis secrètement à la précieuse BIBLIOTHÈQUE [1] où, nouvel émule de Buffon, tu puises effectivement dans le livre le plus beau, le plus vrai de la nature. Parvenu à la chambre à coucher par le petit escalier qui conduit à la terrasse et à la volière, muni de tes clefs et d'abondantes provisions, je commençai, avec le plus de précautions possibles par écarter les pins qui règnent autour du grillage, puis je fis partir le ressort de la soupape que les branchages des arbres masquent si ingénieusement ; sur la pointe des pieds, le cou tendu, je suis descendu sous la terrasse, et suis parvenu enfin à cette voûte mystérieuse… Je m'arrêtai un instant, avide de saisir le bruit du moindre mouvement que Niobé pourrait faire ; mais je me convainquis, par le silence qui régnait partout, qu'elle dormait profondément alors : *c'est bien là le sommeil de l'innocence !* et le public, mis dans le secret, ne t'aurait-il pas de grandes obligations de la conserver intacte dans ce sexe naturellement si fragile ? J'employai beaucoup de force à faire pivoter le tour pour en atténuer le cri aigu ; j'y plaçai, sans presque reprendre ma respiration, la crème, les biscuits, les fruits secs, un assez fort gâteau composé de

riz et de froment, un poulet simplement bouilli, et beaucoup d'autres comestibles de conserve, et qu'elle ne pouvait consommer en moins de six jours, ayant toujours soin d'observer à cet égard tes minutieuses instructions. Je fixai aussi mes yeux à l'ouverture secrètement pratiquée… Effectivement elle reposait ; mais dans quelle charmante attitude ! Je sais combien ta curieuse volupté est avide de ces détails lorsque tu confies cette seconde Ève à mon amitié. Niobé était étendue, ou, pour mieux dire, comme mêlée avec les draperies de velours noir que nous avons jetées il y a quelque temps sur ses carreaux d'édredon, le front ceint de son bras droit, l'autre tombant mollement contre son amoureux corsage ; sa gorge, éblouissante de blancheur, et déjà si bien formée, livrait à mes brûlants regards ses divins contours ; ses longs cheveux d'ébène répandus avec profusion sur son beau corps, semblaient jaloux de servir de voile à ses vierges attraits ; sa bouche si fine, et ses grands yeux noirs demi-clos paraissaient vouloir exprimer quelque chose, sans doute de céleste, puisque cette belle créature n'entretient aucun commerce avec le genre humain, et que tout lui est inconnu jusqu'à la lumière du soleil.

Niobé s'est réveillée ; elle a fait quelques mouvements où la pudeur et la modestie disparurent sous les plus voluptueuses attitudes ; elle a ensuite jeté les yeux sur ses provisions, et s'est élancée dans le plus grand désordre, c'est-à-dire, sans autre parure que celle de sa beauté virginale… et quels frémissements ne m'a-t-elle pas causés ! Un roi, en vérité, ne balancerait pas à échanger sa couronne contre un pareil trésor. Elle a mangé, mais d'une manière un peu animale : pardonne-moi cette expression, St.-Hilaire ; elle s'est versée très adroitement de l'eau dans son gobelet d'argent ; quelques gouttes tombèrent sur son sein : elles n'auraient pas coulé plus rapidement sur une glace, tant sa

carnation veloutée est ferme et satinée. Sa démarche est toujours vive ; c'est un jeune faon qui bondit, mu par l'impétuosité de la jeunesse ; ses yeux chastes ne se portent jamais sur sa personne, dirigés par l'instinct du plaisir ; il n'est donc réservé qu'à l'heureux St.-Hilaire de jeter la *première étincelle* dans ce cœur novice, et, scrupuleux confident et dépositaire, tu me verras toujours porter la fidélité et la discrétion jusqu'à l'héroïsme.

Entends-tu d'ici cette voix sauvage, ces accents fauves exprimer pour la première fois les mots de tendresse et d'amour ! Cette bouche divine épeler l'*a-b-c-d* du délire, et ces yeux, pleins de flammes, étrangers à l'artifice de nos astucieuses Parisiennes, apprendre à mourir avec une douce langueur ! Mais où m'égaré-je, St.-Hilaire ? Pardonne-le-moi, Niobé vient d'embraser tous mes sens, et je quitte la plume, car elle ne pourrait pas avoir d'autre guide que l'effervescence dans laquelle Niobé a plongé tous mes esprits.

Voilà, j'espère, de précieux matériaux pour composer ton grand livre de la nature.

FLORIMONT. »

Nota. St.-Hilaire, retenu chez lui par quelques difficultés qu'il importe peu de faire connaître, y reçut cette lettre de Florimont, et y fit aussitôt la réponse suivante : nous en avons retranché les dissertations scandaleuses qu'il y fait au mépris de la morale, pour tâcher de justifier par des sophismes le plan criminel qu'il s'est tracé à l'égard de Niobé, et nous n'en laissons que ce qui est indispensable à la conduite de l'action.

LETTRE IIe.

DE ST.-HILAIRE à FLORIMONT.

Paris ; le *** .

« C’est trop longtemps, mon cher Florimont, arrêter sur des épisodes fades ma pensée brûlante de courir à un sujet du plus haut intérêt. Parmi tant d’intrigues qui me font briller sur la scène du monde, commencerai-je par mes amours à *huis clos*, par cette chère Niobé, qui m’offre dans sa personne toute divine, dans son isolement total des autres êtres, des nouveautés si piquantes ?

Hier, je ne te le dissimulerai pas, Florimont, il m’a fallu la vertu d’un dieu pour étouffer en moi la chaleur la plus vive, les désirs les plus violents que jamais sa vue m’ait inspirés… De quelles sensations nouvelles mon âme fut atteinte en mettant le pied, la nuit dernière à *minuit*, dans le souterrain ! Je l’avouerai, je fus sur le point cette fois d’abandonner toutes mes résolutions, et de jouir de cette rose avant qu’elle soit parvenue à tout son éclat. Mais bientôt, enchaînant mes mains et mes passions, je me bornai à contempler la belle Niobé, tel que le fougueux Pygmalion adorait Galathée, trop heureux de souffler un jour dans son âme inculte cette force d’amour et de sentiments qui m’animent pour elle. Mais venons à des détails curieux. Je mis les nouvelles provisions (celles que tu avais apportées la surveille étant déjà plutôt gaspillées que consommées) à leur place ordinaire. Niobé ne dormait pas, comme lors de ta dernière visite. Tu es pour les

songes, à ce qu'il paraît, cher Florimont, car ton récit a bien toute la tournure d'un somnambulisme : écoute celui-ci, et vois si Paris entier, la charmante Herminie même, cette nouvelle ingénue que j'ai su séduire, pourraient offrir une scène plus piquante !

Je ne lui cachai ni le bruit ni le mouvement que fit le tour en pivotant à demi ; ses grands yeux, alors un peu hagards, se fixèrent sur cette machine mouvante avec un mélange de crainte et d'étonnement. Dans cet instant, elle ne prit rien de ses provisions ; je vis bien que l'inquiétude seule de l'objet remuant qui les avait apportées, excitait vivement sa curiosité. Depuis quelque temps, ce n'était qu'au jour que je plaçais sa nourriture, habitude que j'ai prise lorsque tu me remplaces dans ces aimables occupations, et cette fois, j'agissais, de nuit, à la lueur d'un quinquet masqué d'une gaze rose, et que j'avais fait descendre par deux poulies correspondantes dans l'asile de Niobé : aucun de ses mouvements ne pouvait donc m'échapper. Elle fit d'abord de grandes démonstrations de surprise à la vue de ce *soleil artificiel* ; elle parut interroger ses yeux ; puis, nouvel Inca, cette autre Péruvienne sembla vouloir se prosterner devant ce qu'elle se figurait sans doute, dans son imagination sans culture, un être supérieur qui jetait à dessein sur elle un déluge de lumières ; ensuite, se blottissant dans une embrasure, se formant un rideau de ses beaux cheveux, elle avait l'air encore de vouloir se dérober à ces clartés indiscrètes ; son sein, dépositaire sensible de la moindre émotion nouvelle, se soulevait alors d'un mouvement délicieux, et donnait un présage enchanteur de ses agitations lorsqu'il serait ému par le plaisir…

Elle se leva sur ses petits pieds, comme pour questionner son séjour sur cette singularité ; mais le chaos de ses esprits ne laisse se former

aucune chaîne exacte de pensées dans cette tête charmante, et l'instinct seul la détourna aussitôt de cette attention passagère, pour lui faire faire d'autres mouvements sans but. Elle peigne ses cheveux, intelligence qui m'a étonné ; mais avant cette découverte de sa part, elle a brisé en jouant plusieurs des peignes d'ivoire que j'avais exprès placés sur un fauteuil. Toute son argenterie est bosselée, tordue, et je me suis convaincu que Niobé n'ayant pas deviné l'utilité d'une fourchette ou d'une cuillère, ne s'en est servie que comme de joujoux. J'ai très bien fait de fixer le vase qui contient de l'eau, car elle riait beaucoup en la répandant sur le parquet, et en mettant ses jolis petits pieds dedans. Elle se lave souvent la figure, ce qui m'a convaincu que cette attention de propreté était naturelle ; mais l'intelligence de cette chère disciple de la nature ne fait pas plus de *progrès moraux* dans l'âge de l'adolescence auquel elle est parvenue, qu'elle n'en fit dans sa plus tendre enfance ; le temps ne fait que fortifier son ignorance ; sa figure adorable un peu ternie, il est vrai, par la pâleur que cette vie sédentaire lui cause, et ses formes magnifiques, seules étrangères à ce genre d'existence, se développent avec une énergie qui annonce l'heureuse absence de toutes les vicissitudes humaines. Cette pudeur *innée*, tant vantée par nos moralistes, est bien loin de se faire remarquer dans Niobé. Voilà surtout, mon cher Florimont, le point curieux du problème que je prétends résoudre dans la personne de cette belle sauvage ; j'en suis convaincu d'avance, elle me sourira, et ce front, pur comme le ciel, ne se colorera que de la rougeur de la volupté…

J'allais me retirer de ce séduisant spectacle, l'imagination remplie d'images enchanteresses, lorsqu'elle fit entendre quelques inflexions de voix qui témoignaient plus d'enjouement que de mélancolie… Elle

jouit donc du véritable bonheur dans cette retraite, ma chère Niobé, puisqu'elle ne peut faire aucune comparaison, seul système qui le détruise : aussi le sourire est toujours sur sa bouche. Elle repose souvent ; la paresse et l'oisiveté, si dangereuses dans l'homme *civilisé*, sont pour elle l'existence même, et prouvent à la fois que l'intention de l'Être suprême sur les destinées de l'homme n'était point du tout qu'il passât sa vie dans des travaux forcés, et une douloureuse industrie qui absorbe les plus belles années de son existence. Elle a fait encore quelques pas vers ses draperies, dont, à ce qu'il m'a paru, elle se couvre très bien pendant son sommeil. Jamais l'amour-propre ni la coquetterie n'entreront dans ce cœur ingénu : elle ne peut devoir l'un qu'à la connaissance de son être, sur lequel elle est dans la plus grande obscurité ; et l'autre ne pourrait prendre naissance que dans une glace avec laquelle elle folâtrerait probablement toute la journée. Mon premier bulletin t'instruira, mon cher Florimont, de l'essai de ce meuble que je me propose de mettre incessamment sous ses yeux.

Adieu ; discrétion et attachement pour la vie

ST.-HILAIRE. »

LETTRE IIIe.

Paris ; le *** .

« Conçois-tu mon bonheur, cher Florimont ? Je suis enfin monté sur ce trône d'ivoire et d'ébène que je brûlais d'usurper. Cette charmante Niobé, depuis seize mortelles années, captive pour mon bonheur, a vu

tomber en un instant ses chaînes avec la fleur de sa virginité… Enfin, je la rends au monde, et elle y entre par la porte du plaisir. Couronnée des plus belles roses virginales que l'on puisse cueillir dans le jardin d'Italie, un charmant *bouton de rose* s'est épanoui sous mes baisers brûlants… Quelle félicité ! La scène vit encore dans mon âme, et ma plume ne peut exprimer les délices de ce voluptueux trépas. Niobé, d'abord alarmée à ma vue, s'était enveloppée dans ses draperies, telle qu'une timide colombe fuirait sous une pelouse épaisse à l'aspect d'un ardent épervier ; mais à la terreur de me voir comme naissant sous ses pas, succéda bientôt l'étonnement, l'étonnement à la curiosité, la curiosité au désir… le désir… à l'empire des sens… La nature fut complice du reste ; mais la nature ne laissa pas, il faut en convenir, de s'investir des plus fines nuances d'une pudique résistance… Les *ce ne sera pas, Monsieur… je n'y consentirai jamais… Je suis une femme perdue…* de nos jolies Françaises, ne vinrent pas, il est vrai, faire entendre leur piquant langage dans les premiers préludes ; mais la pudeur de Niobé n'en fit pas moins entendre des cris perçants. Dans sa défense, aussi agaçante qu'originale, c'était comme des brusqueries spontanées, puis les gestes vigoureux d'une main qui cherchait à repousser ma bouche collée sur la plus belle gorge du monde… Furtive comme la fauvette, Niobé, tantôt s'échappait avec violence de mes bras amoureux, en me lançant des regards furieux…égarés ; tantôt se précipitant sur mon sein, me touchant de toutes parts, comme pour me connaître, puis jetant des cris aigus semblables à ceux d'un muet, elle revenait à moi, me serrait dans ses bras, et d'un œil fixe et stupide, m'offrait la physionomie d'une folle au plus haut degré de sa démence. Je ne pus d'abord distinguer si, dans mes attaques *directes au but* où je tendais, la pudeur était vraiment alarmée, et si le seul sentiment de la crainte n'animait pas sa petite rébellion ; mais bientôt je me

convainquis que Niobé ne redoutait que la douleur et non le plaisir, dont le sentiment ainsi que le goût règnent au fond du cœur le plus sauvage. La lutte ne fut pas longue ; son entière nudité la mettait à cet égard dans un désavantage trop grand ; prisonnière sous mes mains caressantes, elle ne put m'empêcher de cueillir le fruit sur l'arbre, à quelques pleurs près, car je t'ai souvent dit, Florimont, que Niobé avait le pied extrêmement petit.

Il ne me fallut pas *après*, comme auprès d'une Parisienne minaudière, appeler, pour remplir les intervalles du plaisir, le jeu grimacier des yeux et de la parole ; mon ÉLÈVE DE LA NATURE, belle d'elle-même, resta quelques instants dans une langoureuse léthargie ; et son attitude sans art, sans projet, fut pour moi un plus puissant véhicule que toutes les agaceries étudiées du beau sexe dressé par l'artifice de nos mœurs. Je la quittai enfin : adieu, Niobé, lui disais-je, adieu, mon amour, adieu mon cher trésor ; je vais revenir bientôt ; ne pleure pas surtout… Repose-toi, ajoutais-je, en lui indiquant son lit, et même en l'y portant ; mais elle se relevait mélancoliquement : ses yeux, déjà instruits à peindre les passions et les regrets, exprimaient les siens, et ce ne fut qu'avec des peines incroyables que je parvins moi-même à m'arracher de sa présence. Lorsque je m'y déterminai, et que, faisant pivoter la porte d'entrée qui est près du tour, je lui jetai mes derniers regards, elle avait ses beaux bras tendus vers moi ; puis, quittant cette attitude elle se dirigea vers ses draperies ; s'y endormit profondément ; probablement émue de songes qui, à en juger par son agitation, lui représentaient les scènes d'amour dont je venais de lui faire faire une si voluptueuse répétition.

Cependant, malgré ma légèreté sur le grand œuvre qui vient d'être

consommé dans Niobé, je ne puis disconvenir, Florimont, que mes systèmes reçoivent un affront sanglant. Niobé a montré des germes de vertu et de pudeur, et mes sophismes licencieux sont détruits. Pour faire diversion à l'humiliation de cette pensée, songeons plutôt aux progrès rapides que nous allons, à l'envi l'un de l'autre, faire faire à notre intéressante élève, et n'examinons pas si nous sommes coupables ; je redoute trop moi-même de me sonder en ce moment.

Reçois les sincères embrassements de ST.-HILAIRE. »

Nota. Dans de nouvelles lettres, ces deux scélérats entrent dans de nouveaux détails sur le plan de l'éducation qu'ils se proposent de donner à Niobé ; mais ils sont trop scandaleux pour souffrir le jour de l'impression ; nous les supprimerons donc, ainsi que tout le reste de cette odieuse correspondance, pour n'en faire connaître en substance que les faits qui forment le dénouement de cette histoire.

St.-Hilaire continua encore quelques mois de parcourir le cercle de mille prostitutions criminelles avec Niobé ; mais la nourrice qui avait donné pendant quelques semaines le sein à mademoiselle St.-Hilaire, et s'était prêtée par faiblesse à toute la fable de la prétendue mort de son nourrisson, moyennant une somme considérable, fit, sur ces entrefaites, une maladie dangereuse, et voyant sa fin approcher, fit appeler le ministre du lieu, à l'effet de lui communiquer d'importantes révélations. Dans ses aveux, elle mit donc au grand jour toute l'horreur de la conduite de St.-Hilaire, qui indubitablement, déclara-t-elle, avait précipité dans quelque souterrain sa propre fille, pour la destiner un jour à être la victime de quelque plan criminel. Elle ajouta qu'ayant conçu de suite une inclination très vive pour cette aimable enfant, elle

lui avait fait un léger stigmate sur le sein droit, pour pouvoir la reconnaître à tout événement. Cette nourrice mourut peu de temps après cette déclaration. Le religieux crut, dans cette occasion, de son devoir de rompre le silence que lui imposait le sceau sacré de la confession ; il instruisit donc la justice, puis la police de Paris, ensuite le bureau des mœurs, de cette étrange aventure. Le grand-juge, le ministère public mirent aussitôt des agents adroits qui épièrent la conduite de St.-Hilaire, ainsi que celle de Florimont ; on observa habilement toutes leurs démarches, et on parvint enfin à les suivre au faubourg St.-Honoré, rue de ***, à cette maison mystérieuse, objet constant de leurs secrètes menées. Du jardin on les vit, pendant la nuit, munis d'une lanterne sourde, se frayer un passage à travers les pins qui formaient un rideau épais autour du pavillon octogone sous lequel se trouvait renfermée la malheureuse Niobé ; puis on remarqua qu'ils disparaissaient comme par une trappe de théâtre. Ainsi, le ministère public, après s'être convaincu que les révélations de cette nourrice n'étaient en rien fabuleuses, aposta plusieurs hommes armés qui se saisirent un soir de la personne de Florimont, ainsi que de celle de St.-Hilaire, et ils furent aussitôt mis séparément au secret ; mais ni l'un ni l'autre n'ayant jamais voulu faire aucun aveu, l'on se trouva forcé de faire faire des fouilles dans le jardin de cet asile du crime, et de charger d'habiles architectes de sonder dans quel caveau souterrain la pauvre victime de la débauche pouvait être ensevelie : ce ne fut qu'après quelques jours de pénibles recherches ; ce ne fut, dis-je, qu'après avoir fait jeter à bas un mur de dix pieds d'épaisseur, qu'on parvint enfin à distinguer les soupirs et les gémissements d'une créature humaine, de l'infortunée Niobé, qui, sans nourriture, allait succomber à toutes les horreurs de la faim. Trouvée étendue presque sans vie sur ses draperies de velours, déjà frappée depuis dix-sept-ans

de mort civile, elle allait expirer, ignorée du monde entier, quand les secours les plus prompts vinrent la rappeler à la vie. On eut cependant beaucoup de peine encore à la faire entrer de force dans une voiture, après l'avoir revêtue à la hâte de quelques vêtements. Sa mère, sa tendre mère, frappée, attendrie au-delà de toute expression d'un tel phénomène, ne savait dans quels termes remercier la providence, dans quel langage exprimer son étonnement, son indignation, sur la perversité de son époux, et joignait à ces rapides réflexions les plus amers regrets sur les erreurs de sa première jeunesse ; elle accusait en secret la légèreté de ses principes d'alors, d'avoir contribué à porter St.-Hilaire à cet excès d'audace dans le vice ; enfin elle se repentait, et cette heureuse disposition ne pouvait manquer de la rendre agréable au ciel, qui avait daigné ne pas l'abandonner, en lui rendant son précieux et unique enfant. Elle prodigua donc tous les soins imaginables à sa chère fille, qui portait effectivement sur le sein droit, comme elle s'en convainquit, la marque que la nourrice avait déclarée ; en outre, une sage-femme fut appelée pour la constater juridiquement, et la faire mentionner dans le procès-verbal de l'architecte, qui devait être joint au dossier de la procédure déjà entamée par les gens de justice. Ce ne fut pas sans la couvrir mille fois d'ardents baisers, cette précieuse marque, que madame St.-Hilaire reconnut cette preuve irrécusable, qu'elle pressait en effet sur son sein sa fille chérie qu'un barbare avait frauduleusement enlevée de ses bras maternels.

Quant à notre belle héroïne, l'intéressante Niobé, elle reçut en peu de temps l'éducation convenable à son âge, à son sexe et à ses malheurs. Madame St.-Hilaire, divorcée, s'appliqua par les plus tendres soins à effacer de l'esprit de sa fille le souvenir du genre de vie extraordinaire qu'un libertinage infernal lui avait fait passer dans une

espèce de cachot obscur. Mais, malgré les attentions les plus délicates, une sourde mélancolie vint bientôt s'emparer de l'âme de Niobé. Celle aimable victime, rendue brusquement à la société, sentit qu'elle ne pouvait plus paraître dans le monde avec cette dignité et ce respect que s'attire une vertu sans tache ; et malgré qu'elle pouvait se justifier complètement à ses yeux d'un genre de séduction, peut-être unique dans les annales du vice, elle prit une ferme résolution, et finit par communiquer à sa mère que son intention était de prendre le voile, et d'effacer dans les austérités du cloître les atteintes que sa vertu intentionnelle et sa pureté avaient souffertes. Madame St.-Hilaire, désolée d'une aussi cruelle séparation dut cependant s'y résigner, ne prétendant pas contrarier les vœux sacrés de sa fille. Niobé, d'ailleurs, était devenue l'objet de la curiosité publique et de toutes les conversations ; elle ne pouvait plus paraître dans un spectacle, dans une promenade, sans être en quelque sorte montrée aux doigts. Voilà, se disait-on en chuchotant, L'ÉLÈVE DE LA NATURE ! *Qu'elle est belle !* mais aussi que son air est singulier ! Elle a donc vécu près de dix-sept ans dans une sorte de thébaïde ? ajoutait un autre. Oui, répondait celle-ci : c'est ce qu'on appelait *la précieuse Bibliothèque*. Ces pénibles communications couraient du parterre aux loges, et cette célébrité scandaleuse ne contribua pas pour peu à faire prendre à Niobé le parti de se retirer du monde. Quant aux coupables, St.-Hilaire et Florimont, ils auraient subi le juste châtiment de leurs délits, si le crédit puissant de leurs familles n'eût obtenu de faire commuer la peine infligée contre celle de l'exil. Cependant si tous les incestueux de la capitale et des provinces étaient condamnés au bannissement, quel vaisseau assez vaste pourrait contenir cette nombreuse émigration ?

Nous aurions voulu laisser dans l'esprit de nos lecteurs un sentiment plus consolant que l'idée de voir la jeune et belle Niobé, victime des scélératesses d'un monstre, consacrant le reste de ses jours à l'austérité et au repentir, tandis qu'elle ne participa nullement (d'intention du moins) aux profanations commises sur sa personne ; mais le respect que nous avons pour la vérité des faits ne nous permet pas de les altérer. D'ailleurs, les autels, en épurant l'âme de Niobé, n'étaient-ils pas devenus son seul refuge ? Et ne doit-on pas encore la trouver fort heureuse de s'être senti une vocation capable de rendre un jour à sa vertu tout son éclat ?

Madame St.-Hilaire survécut peu d'années à tant d'infortunes, et mourut en recevant les tendres consolations de sa fille, devenue par la suite un véritable modèle de sagesse et de piété sous les auspices de la religion.



Introduction

Waouh ! Marlène Tissot est la reine de Squeeze !

Avec Marlène, les blondes circulent en jean et s'imposent avec tact. Son premier roman tiré à cinq cent exemplaires est tout simplement un must qu'il faut commander *ici*.

Le genre de perle furieuse qu'on sera fier d'avoir ouvert maintenant quand on en reparlera dans dix ans. Suffit de lire pour le savoir car les bonnes choses littéraires sont des bonnes drogues dont on n'a pas besoin de connaitre la composition pour savourer les effets, pas besoin d'être un expert, pas besoin d'être un gros consommateur et, n'en déplaise au sorcier du village, pas besoin d'être diplômé de son académie des sciences exactes.

Le truc de Marlène Tissot c'est d'avoir l'air normal et de poser un décalage qui, mine de rien, fait toute la différence. Nous savons tous que notre monde contemporain ne tourne pas rond. Nous savons tous que nous-mêmes ne tournons pas toujours rond et que ce qui devrait tourner rond dans le regard commun des choses n'est peut être pas si rond que ça. Hooligan du PSG, veuve pieuse de Bretagne, pilier de comptoir marseillais, homme d'affaire quinqua en première classe d'un long courrier, le swing précis et l'écriture bien ajustée de

Marlène Tissot s'adressent à la part de conscience commune de chacun de nous, la part tordue de notre humanité.

Dans ce buzz, une interview de Marlène Tissot, un extrait de son roman *Mailles à l'envers* et quatre textes courts cueillis dans les dossiers de son disque dur.

Quickie Squeezi



L'interview

QUICKIE SQUEEZI : Bonjour Marlène, peut-être quelques mots pour te présenter…

MARLÈNE TISSOT : Un mètre soixante-neuf et cinquante-quatre kilos de psychose.
Non, je plaisante !

Comment te définis-tu en tant qu'auteur ?

Bigre ! Je n'en ai aucune idée. Et puis, définir, c'est un peu enfermer. Je n'aime pas me sentir coincée, étouffée, tenue en laisse, tenue à. En écriture, j'aime mélanger les genres, passer de la poésie au roman à la nouvelle sans sentir de frontières. M'autoriser à faire se côtoyer différents styles, univers ou registres de langage.
Il y a aussi qu'être auteur est une notion très floue pour moi. J'écris. Tout le monde écrit. Est-ce que ce sont les lecteurs qui font de celui qui écrit un auteur ? Je ne sais pas. C'est un peu le palais des glaces, les reflets sont des leurres, on ne sait pas où on va ni combien de temps avant de trouver la sortie. J'avance à tâtons, j'écris, j'essaie de ne pas trop intellectualiser ça.

Quelles sont tes influences /références pour écrire ?

Un jour j'ai mis en ligne sur mon site un tout petit texte qui disait :

« Je lis beaucoup.

Je lis des choses très différentes de celles que j'écris.

Souvent, je me dis que je n'aimerais pas lire des choses comme celles que j'écris. Et pourtant, ça ne change rien. Il y a toujours ce besoin, cette envie irrépressible. Il y a toujours cette manière dont les mots sortent de moi et forment des images que je n'aime pas particulièrement regarder. Comme un reflet déplaisant devant lequel on évite de s'arrêter. »

Je pense que ça résume assez bien. J'utilise peu la lecture comme influence, du moins pas de manière consciente parce que je sais que la lecture nourrit et, de ce côté, je suis plutôt boulimique. Mais quand je lis, je ne pense pas à l'écriture (pas à la mienne) et quand j'écris, je ne régurgite pas mes lectures.

Quelle est ta manière de procéder quand tu composes un texte ?

Concrètement, un stylo, du papier. Le passage au traitement de texte est un peu une étape de correction pour moi. En général, les textes naissent par bribes. Une image, une idée, un personnage, une humeur qui me tourne dans la tête avec suffisamment d'insistance pour que je m'y arrête. Ça peut arriver n'importe où, n'importe quand. Je ne m'attable pas trois heures par jour avec application, tout simplement parce que, matériellement, je n'en ai pas la possibilité. Je laisse les choses s'infuser doucement. Je suis assez lente en écriture… Je griffonne des passages sur des coins de carnet, parfois juste quelques mots. Ensuite, j'assemble comme un puzzle, je construis, je modèle. Parfois c'est long, d'autre fois chaque pièce trouve sa place très rapidement. Je ne suis pas une adepte de la trame ni du plan qui me

serviraient de base pour rédiger l'histoire d'un point A à un point B. Il me faut de la matière avant de pouvoir commencer le montage.

De mon point de vue tu produis un style froid, direct, fluide, simple mais précis, élégant mais dur et très contemporain : quels sont tes ambitions/objectifs de ce côté ?

Élégant mais dur, ah ouais ? (sourire). Je ne cherche pas à analyser mon style, si style il y a. J'essaie, en écrivant, d'interpeller, de provoquer une émotion, de faire oublier les mots, d'entraîner, trouver le bon rythme, capturer l'attention. Pour ce qui est du style contemporain, je ne sais pas. Il y a dans les écritures contemporaines un champ très vaste d'univers. Mais tant qu'on a le nez dedans c'est assez difficile de trouver ce qui les rapproche ou les différencie. On verra ça, dans ce qu'il en restera, d'ici un siècle ou deux.

Qu'aimerais-tu rectifier pour hausser ton niveau ?

Des tas de choses ! Mais c'est assez flou et difficile à pointer précisément. J'ai beaucoup de mal à parler d'écriture, de mon écriture. Ça me fait l'effet de me regarder dans un miroir grossissant pour essayer de traquer les points noirs. Pas très agréable…

On cherche toujours à s'améliorer. Et en même temps, je n'ai pas envie de faire de l'écriture un exercice scolaire. J'aime que le geste conserve quelque chose d'instinctif. Ça n'est pas de la paresse, au contraire, j'écoute beaucoup les remarques qu'on me fait. Et quand tu me dis, par exemple, que mon style est froid, je vais chercher à quoi c'est dû, chercher comment atténuer cet effet. Parce que le froid n'est pas ce que j'ai envie de transmettre. Un certain détachement, oui, mais pas un regard clinique.

Au niveau des thèmes j'ai l'impression qu'on tourne souvent autour d'un personnage un peu contraint par lui-même et ce qui l'entoure, on rejoint une sorte de désinvestissement assez caractéristique, comme si toutes les illusions s'étaient envolées et qu'on ne savait plus trop quoi inventer pour croire en des jours meilleurs. Globalement, à quoi ressemble la liberté ?

La liberté passe sans doute par le détachement du regard de l'autre.

Je n'avais jamais fait attention à ce que tu remarques concernant le « personnage un peu contraint par lui-même » mais il y a du vrai. Est-ce qu'on ne se contraint pas tous un peu (sans forcément en avoir conscience) à correspondre à ce que l'autre attend de nous ? À ce qu'on suppose que l'autre attend de nous ? Peut-être que nous sommes nos propres et pires geôliers, en fin de compte…

Qu'est-ce que tu détestes par-dessus tout en littérature ?

Il n'y a fondamentalement rien que je déteste en littérature (mais je suis loin de tout connaitre, j'ai même beaucoup de lacunes). Je suis assez bon public et j'essaie toujours de trouver du positif même dans ce que je n'ai pas vraiment apprécié. Mais, d'une manière générale, je dirais que j'ai du mal avec les écritures qui se contentent de « faire joli » ou d'être intelligentes. J'ai besoin de me sentir bousculée à la lecture, de sentir du vivant derrière les mots et pas juste une construction, aussi élégante soit-elle.

On te voit beaucoup sur internet, que retiens-tu de la production littéraire *online* ?

Beaucoup, je ne sais pas, mais je participe en effet régulièrement à des revues en ligne (qui parfois deviennent des revues papier, comme L'Angoisse *par exemple). D'un point de vue pratique, ces revues sont*

gratuites et lisibles par un grand nombre d'internautes. Elles permettent l'émergence et la découverte d'auteurs auxquels on n'aurait pas forcément offert une page dans une revue papier.

Est-ce que tu peux nous parler des projets littéraires les plus intéressants que tu vois surgir autour de toi ?

J'aime beaucoup les livres-CD de Caméras Animales *et les bouquins du* Dernier Cri. *Plus généralement, tout ce qui bouscule le monde noir et blanc un peu figé de la « littérature » et son côté parfois trop « propre sur elle ». Il y a aussi beaucoup d'auteurs talentueux mais peu médiatisés (parce que sans doute pas assez « lisses »). Je pense à des Andy Vérol, Christophe Siébert, Lionel Tran par exemple. Je crois qu'il est important de lire des auteurs vivants !*

Avec *Mailles à l'envers*, tu représentes la France au Festival Européen du Premier Roman à Kiel en Allemagne ? Est-ce que tu sais comment tu es arrivée là ?

Grâce aux éditions Lunatique *qui croient en ce bouquin et le défendent avec une belle énergie tout en ayant très peu de moyens. Ils ont proposé* Mailles à l'envers *au Festival Premier Roman de Laval qui l'a retenu avec quatorze autres titres parmi plus de deux cents. Je me suis donc retrouvée là-bas, à côtoyer des auteurs* Gallimard *ou* Actes Sud, *d'autres qui en sont à plus de 35 000 exemplaires vendus alors que mon bouquin est tiré à 500. Ça a un côté totalement surréaliste.*

La sélection de Laval est envoyée à Kiel pour le Festival Européen du Premier Roman. Ils y ont pioché mon roman et décidé qu'il représenterait la France cette année. Onze pays au total étaient représentés (Allemagne, Danemark, Finlande, Italie, Hollande, Norvège Autriche, Pologne, Suisse, Hongrie et France). Ce fut une

expérience enrichissante à bien des points de vue ! Les discussions, que ce soit autour des tables rondes ou en soirée autour d'un verre, ouvrent des tas de portes dans la tête, ça chasse cette foutue odeur de renfermé qu'on trimbale forcément à rester comme ça, à gratter du papier en solitaire. C'est rassurant de partager des craintes, des espoirs, des fous rires avec d'autres auteurs. Etonnant de découvrir comment le monde de l'édition fonctionne ailleurs.

Autre chose : des extraits des onze romans ont été traduits en Allemand et en Anglais. J'ai eu la chance de rencontrer le traducteur Allemand qui s'est occupé de Mailles à l'envers. *Nous sommes toujours en contact, en vue peut-être d'une publication chez nos amis Germains. Parce que c'est aussi un des points important de ce festival : faire voyager les livres dans d'autres langues. Pour l'instant,* wait and see...

Tu es également prévue sur la scène de la prochaine Zone d'Autonomie Littéraire à Montpellier, comment envisages-tu les interfaces en live avec le public ?

En général, je commence par quelques bières et un striptease.

Blague à part, je suis quelqu'un de très timide mais je prends paradoxalement beaucoup de plaisir à faire des lectures. Parce que la parole prolonge l'écrit, on transmet un degré supérieur d'émotion par la voix. Enfin, je crois. J'espère.

On débat beaucoup sur les formats numériques, les librairies en péril, comment perçois-tu les mutations annoncées dans le monde du livre ?

J'avoue que je ne me suis pas beaucoup penchée sur la question. Non que je m'en désintéresse. Mais je ne lis pas en numérique, tout

simplement parce que je ne suis pas équipée et n'en ai pas les moyens.
Quand j'étais gamine, mon grand-père, qui était alors marchand de télés et radios, racontait qu'avec l'arrivée des informations retransmises en direct certains craignaient que plus personne ne lise les journaux. Pas loin d'un siècle plus tard, le journal est toujours là.
Je ne pense pas qu'un média va tuer l'autre. À mon avis, ils se complètent, et si le livre numérique entraîne un nouveau public vers la lecture, c'est plutôt une bonne chose. Le livre papier n'en pâtit pas nécessairement.

On parle aussi beaucoup sur le déclin de littérature française, as-tu une opinion sur le sujet ?

Je ne crois pas que la littérature française soit sur le déclin. Pas plus que n'importe quelle littérature. C'est plutôt du côté de la manière dont est traitée la littérature que le bât blesse. On en fait une marchandise comme une autre qui doit nourrir la grande machine capitaliste, qui doit faire du chiffre, qui doit se vendre vite, qui est vite remplacée, comme n'importe quel objet jetable. Les libraires (pas tous) font un boulot magnifique mais ne pèsent pas assez lourd face à cette absurde machinerie marketing qui envahit de 2 ou 3 noms les têtes de gondoles des grandes surfaces du livre.
Et c'est aussi ce qui pousse certains auteurs/artistes à utiliser leur énergie autrement, à faire soi-même. Je pense par exemple à la plateforme DIYZine *crée par Albert Foolmoon et sur laquelle on trouve de vrais bijoux de livres, faits mains, avec amour et distribués directement du « producteur au consommateur », comme un fruit mûr.*
Je crois (naïvement peut-être, et parce que je suis beaucoup plus optimiste qu'il n'y paraît) qu'il y a du bon à prendre même dans la

pire des situations. Donc non, la littérature française n'est pas morte et, là encore, quelques noms d'auteurs discrets dans les médias mais indispensables : Lionel Tran, Violaine Bérot, Fabienne Switaly, Wajdi Mouawad, Amoreena Winkler, … ils sont vivants, ils sont merveilleux, il faut les lire !

Quels sont tes projets pour le futur ?

J'ai plutôt tendance à faire des projets pour le passé...
Plus sérieusement, j'envisage une résidence d'auteur. Pas pour frimer mais simplement parce que j'ai des choses à foison qui me poussent dans la tête et qui crèvent avant d'avoir vu le jour faute de temps nécessaire pour m'en occuper. Je rêve de quelques mois hors de mon quotidien avec rien d'autre à penser que saigner du mot. Et peut-être enfin finir mon deuxième roman !



Comme pour jouer à Blanche-Neige

(Extrait *Mailles à l'envers*)

Papa s'est remis à picoler
je suis sortie avec Sam
le voisin
celui de la ruelle borgne d'à côté
celui qui baisait avec maman
de temps en temps

J'allais chez lui quand j'avais pas cours. Surtout pour être ailleurs. Fuir la maison. Avoir l'impression d'exister vraiment, de ne pas être un meuble, une poubelle à descendre, un verre ébréché.

Il me préparait du thé, mettait de la musique. On jouait aux cartes ou au mikado. On regardait des séries débiles à la télé. On faisait tourner un verre sur une petite table de bois usée en interrogeant les esprits. Je faisais semblant d'y croire. Il se marrait quand je posais des questions existentielles.

Parfois, il me regardait droit dans les yeux et il me disait :

« Faut que tu travailles bien au lycée, hein ? Pas de conneries. Tu tiens bon, tu continues. Jusqu'au bac, au moins. Sinon, regarde, tu finiras comme moi, minable, avec un boulot minable, un appart' minable, une vie minable.

— Tu as quand même deux femmes dans ta vie minable », je lui faisais remarquer.

Alors il souriait en coin, détournait les yeux. Ça le mettait mal à l'aise ces allusions à maman. « Je t'aime », il disait, et il me prenait dans ses bras tout doucement. « Laquelle de nous tu préfères ? » je demandais, comme pour jouer à Blanche-Neige. Mais j'en avais rien à foutre qu'il m'aime un peu, beaucoup ou pas du tout. J'en avais rien à foutre qu'il aime maman. Je comprenais rien à l'amour de toute manière. J'étais contre les sentiments. J'avais juste envie que quelqu'un veille sur moi, je crois.

Je l'avais quand même prévenu. Il savait les limites à ne pas franchir. Entre nous, il n'y aurait pas de sexe. Du tout. Jamais. Qu'il ne s'imagine pas qu'avec un peu de douceur et de patience il me ferait céder. Il disait qu'il avait compris. Mais parfois ses mains glissaient, s'égaraient. Ses doigts cherchaient des orifices à explorer. Alors je me mettais à le cogner, à hurler, à me débattre comme un lièvre pris au piège. Entre rage et peur, je finissais par lui échapper. Il finissait par se calmer. Et je sentais bien que j'étais cruelle. Mais rien que l'idée de sa bite dressée dans son slip me donnait la nausée, ou l'envie de tuer. Un peu des deux, sans doute.

Alors, bien entendu, avec maman, il se lâchait la bride. Leurs corps à corps étaient violents, sulfureux. Parfois, ils faisaient ça chez nous.

Jamais dans la chambre. En général, c’était dans l’entrée, porte entrouverte, prêts à fuir. Je les entendais soupirer dans le couloir pendant que je mettais la table en guettant l’arrivée de papa par la fenêtre. Aux bruits, je les imaginais, agrippés l’un à l’autre, échevelés et moites. J’entendais le bruit de leurs baisers, bouche ouverte, humide, les dents qui s’entrechoquaient. Le frottement des vêtements. Les gémissements étouffés. Est-ce qu’il avait la main dans la culotte de maman ? Est-ce qu’elle le griffait sous son tee-shirt ? Et moi je voulais pas être témoin de tout ça. Je ne voulais rien savoir, rien deviner, leur demander de faire moins de bruit. De se barrer d’ici. Mais je ne pouvais pas. C’était ma mère. On ne dit pas ce genre de truc à sa mère.

Derrière la porte, elle geignait de plus en plus fort. Il y avait ce bruit sourd. Je devinais son dos heurtant le mur pendant qu’il la baisait debout. J’ai collé mes mains sur mes oreilles et fermé les yeux. Mais sous le manteau des paupières, mon imagination projetait des images pires encore. J’essayais de penser à autre chose en regardant par la fenêtre. Un chien se baladait en pissant tous les deux mètres pour marquer son territoire. Papa aurait dû pisser sur maman. Voilà à quoi j’ai pensé. Une idée à la fois sordide et amusante.

Dans le couloir, les râles allaient bientôt atteindre leur paroxysme. J’ai avalé une gorgée d’eau cul sec et j’ai reposé le verre très fort sur la table. Puis je me suis mise à cogner les couverts sur les assiettes, à siffloter un air à la con, à taper du pied, à traîner les chaises. C’était pas pour faire chier. C’était juste pour ne plus entendre ce qui se passait de l’autre côté du mur.

Ensuite, par la fenêtre, j’ai vu la voiture de papa tourner au coin de

la rue. Maman a dû reconnaître le bruit du moteur. Le voisin a dévalé les escaliers pour retourner dans sa ruelle borgne. Est-ce qu'il avait joui avant de partir ?

Maman s'est pointée avec un air agacé.

« C'était quoi ces gestes d'humeur ? elle m'a demandé.

Quels gestes d'humeur ?

Tout ce boucan ? C'était quoi ? »

J'ai haussé les épaules.

« Si tu as quelque chose à me dire, tu me le dis en face », elle a lancé avec défi. J'ai fermé ma gueule, évidemment.

Papa est rentré. La porte a claqué. « J'ai pas faim », il a fait. Il a jeté sa veste sur le canapé avant de s'enfermer dans la chambre. Il sentait le pastis et la sueur. Maman est allée réchauffer le repas sans desserrer les dents. J'ai allumé la télévision. Pour faire diversion. Pour avoir quelqu'un avec qui parler. Pour me rassurer. Il se passait sûrement des trucs dans le monde. Des trucs plus graves. Je me répétais ça, jusqu'à ce que le ronronnement des mots finisse par m'apaiser.

Des trucs plus graves.

Des trucs plus graves.

Des   trucs   plus   graves.



Paroles

Les gens me parlent.

Je suis silencieuse alors souvent, très souvent, les gens me parlent, ils racontent, se confient, se confessent. Bien sûr, ils ne voient pas que je suis comme une malle pleine à craquer, que je ne peux plus rien contenir, pas un mot de plus, pas une anecdote, pas un regret, pas même le plus petit souvenir, aussi délicieux soit-il. Rien. Je ne peux plus rien avaler, mais.

Les gens me parlent encore.

J'écoute et je vomis leurs mots sans que personne ne remarque rien parce que j'ai appris à faire tout doucement, respectueusement. Un petit dégueulis d'âme pas plus lourd qu'un soupir. Parfois les gens me regardent avec un léger hochement de tête, une manière de signifier que tout ce silence, ils l'ont bien compris, c'est une invitation que je leur lance, comme une manière de quémander leurs paroles, tous ces mots dont leur bouche sont pleines, dont leur ventre est plein, et leur tête et leur peau tendue, bouffie de mots, de choses à raconter, à cracher comme un mauvais pinard. Alors que mon silence est la

preuve du vide qui m’habite, n’est-ce pas. N’est-ce pas ?

Les gens me parlent toujours.

Leurs mots piétinent les miens, les tassent lentement à l’intérieur, ensevelissent tout ce que je tais. Je reste silencieuse. Jusqu’au jour où peut-être les paroles des autres pèseront assez lourd pour tuer au fond de ma chair ce qui ne peut être dit. Pour que le calme revienne sous ma peau et que je puisse à mon tour parler. Simplement parler. Sans plus rien avoir à dire.



Bancal

Tout le monde pleure.

Mais moi, je peux pas. Pas tout de suite.

Parce qu'il y a ce souvenir qui me déborde le cœur en presque sourire. Malgré tout. Malgré toi dans cette boîte et l'hiver qui veut pas que le printemps enfile sa robe à fleurs. Il y a une fourmilière pleine de vie, juste là, à côté du grand trou dans lequel tu vas dormir toujours. Il y a ma mémoire qui crache comme une fontaine.

C'était il y a tellement longtemps. On avait quoi, dix ans, pas plus. C'était l'été. Dans le grand pré derrière chez tes parents. On jouait à la guerre en douceur. En se balançant des épis de blé et des gros mots. Puis tu m'as appelé.

Viens voir ! T'avais trouvé une bestiole.

C'est un mille-pattes, j'ai dit. Et toi t'as ricané.

Je sais pas pourquoi on les appelle comme ça, tu as fait, vu qu'ils n'ont que quarante-cinq pattes. T'avais ton air du gars qui sait tout et ça m'a énervé.

N'importe quoi, j'ai rétorqué. Et puis d'abord, s'il avait un nombre

de pattes impair, il serait bancal.

T'as qu'à compter, tu m'as répondu. Et tu m'as envoyé l'insecte à la figure.

J'ai hurlé, comme une mauviette. Tu t'es moqué. Je me suis jeté sur toi et on a commencé à se castagner pour de bon. Et puis d'un coup, tu m'as embrassé. Un peu vite. Un peu violemment. Sur la bouche. Ça ressemblait presque à un coup fatal. J'avais perdu la bataille. Et l'instant d'après, on reprenait nos jeux débiles à dégoupiller les épis comme des grenades.

On n'a jamais reparlé de ça, toi et moi. Je savais même pas qu'il était rangé dans mes souvenirs, ce baiser bancal comme un insecte à quarante-cinq pattes…



Les deux tours de verrou

C'était les samedis matin et l'odeur âcre de la poudre Cif me griffait les narines. Maman enfilait sa vieille blouse à fleurs et récurait frénétiquement chaque recoin de l'appartement. Si elle avait pu me nettoyer, l'intérieur, l'extérieur, avec autant d'ardeur, sûr qu'elle n'aurait pas hésité une seconde.

C'était les samedis matin, je m'en souviens parce que les autres jours, maman travaillait de longues journées pour gagner de quoi me nourrir, me vêtir, me loger, m'éduquer. Elle n'avait pas la vie facile, je le sais bien. Elle travaillait beaucoup et pendant ce temps-là, la crasse s'accumulait. Maman la regardait se déposer d'un œil mauvais. De la poussière, des traces de doigts, de la saleté, partout. Sur le sol et les meubles. Sous le lit, sur l'émail de la baignoire, sur ma peau et dans mon âme. J'étais en perdition. Aucun Cif, aucun Monsieur Propre ne parviendraient à me sauver. Maman frottait, astiquait, épongeait, et

jamais, jamais, je ne deviendrais lisse et pure comme elle le souhaitait. Pas même les samedis matin.

Je profitais parfois de sa frénésie ménagère pour m'enfermer à la salle de bain, seul. Juste pouvoir me laver sans la douche froide de son regard. Un matin, elle m'a surpris. J'ai tourné le robinet et j'ai su qu'elle était là. Il y avait trop de silence entre les murs. Je la devinais, guettant au travers de la porte. « Encore à faire tes petits coups en douce » comme elle disait en me traitant d'ordure. Sûr qu'elle m'attendait, prisonnière des deux tours de verrou que j'avais mis entre nous.

Mes jambes ont commencé de trembler. C'est pas vraiment que j'avais peur d'elle. Je grandissais et je savais bien qu'elle ne pouvait pas me faire mal au point de me tuer. Mais le malaise me vrillait le ventre. L'attente du premier cri, du premier coup. La métamorphose de maman, la peau de monstre qu'elle enfilait quand son impuissance à me modeler la rendait ivre de rage. Alors je faisais le dos rond. Je disais *oui maman* suffisamment de fois, je racontais tout, et surtout les mensonges qu'elle prenait pour mes vérités. Alors elle se calmait. Elle se calmait, me cajolait et puis elle recommençait. C'était ainsi depuis toujours et je me demandais si ça finirait un jour.

J'ai ouvert la porte lentement et je l'ai vue là, maman, accoudée sur son balai à franges. Elle m'a regardé de la tête aux pieds avec un mélange de mépris et de dégoût. Aucun de nous ne bougeait. Je ne portais qu'une serviette sur les hanches et mes cheveux mouillés faisaient un petit ruisseau froid le long de mon dos. Maman s'est approchée, ses yeux plantés dans les miens. À cette époque, elle

mesurait encore quelques centimètres de plus que moi. « Alors, tu t'es bien amusé ? » elle a demandé en grimaçant un sourire mauvais. Elle a lâché le balai et, par réflexe j'ai levé la main au-dessus de mon visage pour parer le coup. Elle a stoppé son geste et m'a attrapé le poignet, soulevant mon bras encore plus haut. « C'est depuis que tu as des poils là-dessous ? C'est depuis que tu as des poils un peu partout que tu fais toutes ces cochonneries ? » elle a grogné. « Tu crois que les poils font de toi un homme ? Tu crois que je vais te laisser te transformer en monstre sans rien faire, sans rien dire ? »

Elle a relâché mon bras. Nous nous sommes regardés en silence. Elle attendait que je baisse les yeux docilement, que je pleure, que je m'excuse. Parfois, je n'y arrivais pas. Je crois que je n'avais plus envie. Alors elle m'a collé une mandale avec sa main gantée de caoutchouc rose. Ma tempe a heurté le montant de la porte. Quelques étoiles ont dansé devant mes yeux puis le paysage est redevenu le même. Je suis resté là. Maman a soupiré. Elle a attrapé son balai à franges. Tout à l'heure nous aurons une petite discussion, elle a dit en s'éloignant. Et je savais qu'une fois de plus elle me parlerait de sexe sans prononcer le mot. Elle multiplierait les sous-entendus, les accusations, les menaces. Elle parlerait de l'enfer, encore. Et j'avais beau feindre l'indifférence, j'avais beau ricaner intérieurement, c'était toujours pareil, à chaque érection la nausée me prenait et les sueurs froides et la terreur. Chaque fois que mes mains glissaient au bas de mon ventre, chaque fois que je ne pouvais résister, je pleurais en jouissant et je demandais pardon. Mais ça ne suffisait pas. J'avais honte et peur.

Maman flairait toujours. Elle flairait l'odeur sur les mouchoirs dans

ma poubelle, sur mes slips et mes pyjamas. Dans la pénombre ouateuse de ma chambre le matin quand elle venait me réveiller. Elle flairait le foutre, maman et elle m'attrapait par la peau du cou et me traînait dans un coin de la pièce. Elle me collait le crâne contre le mur en hurlant. Elle empoignait les cheveux sur ma nuque et cognait plusieurs fois de suite mon front, mon nez, ma joue, contre le mur. La peinture s'écaillait, elle cognait et je ne résistais pas. Elle disait qu'elle saurait faire sortir le diable de mon corps et je supposais qu'elle devait avoir raison.



Les grains de riz

Samedi. À l'ouest de l'évier, un rayon de soleil sèche doucement le cul blanc d'un bol ébréché depuis des années. Il est onze heures. Elle sait deviner l'heure sans regarder les aiguilles de l'horloge. Juste en observant l'inclinaison du soleil. Quand il pleut, c'est plus compliqué. Quand il pleut, elle perd un temps fou à chercher son grand parapluie. Parce qu'elle ne le range jamais deux fois au même endroit. Pourtant, c'est plutôt étriqué chez elle. Elle a parfois l'impression que les murs se resserrent autour de sa vie. Une sensation d'étouffement. Alors elle sort, et tant pis pour la pluie.

Elle sort et avance au hasard des rues, croise des boutiques et des sourires et des regards graves et des chiens qui pissent sur les lampadaires pendant que leur maître attend au bout d'une laisse. Elle croise des petits vieux et des enfants et un facteur sur un vélo. Elle flaire l'odeur des croissants et du poisson et des gaz d'échappement.

Elle sent des grains de riz rouler sous ses pieds en passant devant l'église. Vestiges d'un mariage. Elle n'a jamais voulu se marier. Ne supporte pas les menottes, même lorsqu'elles ont l'allure d'une bague en or vingt-quatre carats.

Les grains de riz, c'est tout ce qu'il reste d'un mariage quelques années après que l'homme et la femme ont paradé en beaux habits devant le maire, le curé, la famille, les amis. Après qu'ils ont fait des promesses impossibles à tenir. Après que les défauts de l'autre ont perdu tout leur charme. Il ne reste plus que des grains de riz minuscules et des défauts gigantesques. Voilà ce qu'elle se dit.

Non merci, le mariage c'est pas pour elle ! Au diable les compromis grinçants, les quotidiens routiniers, les petits matins blasés, les week-ends fatigués. Elle préfère l'amour pur et violent et lumineux, même s'il crame comme une allumette. Et elle en a brûlé des allumettes. Des tas de petits feux qui ne réchauffent pas vraiment. À peine le bout des doigts et puis le froid revient et le vide et l'absence. Les yaourts dans le frigo, la demi-baguette, le bol ébréché sur le bord de l'évier, le creux d'un seul cul dans le canapé, la brosse à dents esseulée sur le bord du lavabo. Les petites preuves mesquines.

Elle a l'impression que les murs se resserrent autour de sa vie. Elle étouffe. Elle se courbe, elle se plie, elle se ratatine. Bientôt, plus personne ne pourra entrer ici. Mais elle s'en moque. La solitude se dompte comme n'importe quel animal féroce. Et quand la cage autour de son cœur devient douloureuse, elle sort écraser des grains de riz sous ses talons, écraser les vestiges d'une histoire d'amour perdue d'avance. Écraser, écraser encore en se disant qu'elle en a de la chance

de n’avoir jamais accepté de se prêter au jeu. Parfois elle parvient même à y croire. Un peu.



J'ai renoncé à descendre chercher le pain

Un trait de ciment par Olivier G. Milo

Ici, l'horizon n'existe pas. L'espoir non plus. Il a depuis longtemps enjambé les balcons.

Et les types le suivent...

Voilà que naissent les ombres filantes, tombant sur quelques bouts de ciel perdus dans les flaques.

Juste un ramassis de reflets furtifs, bougeant la poussière, sur des fenêtres à jamais closes.

Ce matin encore, un homme a sauté.

Un appartement se libère.

Toute l'après-midi, les gosses ont joué à traîner un moteur. Il ne manquait plus qu'un chien à trois pattes, et je serais descendu prendre une photo.

Une photo en noir et blanc ; pour faire *quart-monde*.

Il y a deux jours, j'ai renoncé à descendre chercher le pain ; l'ascenseur pue la pisse.

C'est peut-être pour ça que les gens se jettent par-dessus les rambardes...

De toute façon, l'escalier est une torture, il n'y a plus de rampe et plus d'humanité.

C'est ici que les gamins déchirent leurs cahiers et que les semelles glissent sur des seringues.

I have a dream

Moi aussi, mais c'était il y a longtemps...

Le soir vint, comme tous les soirs, frottant les couleurs de son large chiffon sale. Et je refusais toujours d'écrire de la poésie. Je crois d'ailleurs qu'elle était morte, hier, dans le dernier coup de poing d'un homme saoul.

La cloison hurle encore. Les yeux se ferment. Le béton est une peau contre-nature.



Love me on the table

Un épisode de « return to Bobo Land » par Jean Azarel

Quand j'étais petit, je pensais que le titre exact de la chanson était *God save Mac Queen*. Je regardais *Au nom de la loi* sur une télé en noir et blanc. Ma sœur portait une jupe à carreaux. Quand Steve est mort d'un cancer, j'ai arrêté de croire aux hymnes nationaux.

— *Mon chéri, je te rapporte quoi pour les courses ?*

Président de la République, c'est un bon métier. On voyage dans le monde entier, on a une voiture, un chauffeur, souvent plusieurs femmes, un garde du corps, un super chef de cuisine à disposition. Pourquoi il n'y a pas d'école pour apprendre à être Président de la République ?

— *Tu dis des yaourts bio avec des gros morceaux de fruits, OK mon ange, je t'adore !*

Depuis que la procréation assistée par ordinateur a été légalisée par référendum, la courbe des naissances remonte allègrement en France. Quel bonheur de pouvoir copuler librement entre la carpe et le lapin et le boudin et l'andouille.

— *Et un plat cuisiné de tagliatelles au jus de truffes Michel Guérard, ça te ferait plaisir, mon gros minou ?*

— Anne Sophie, tu ne devineras pas qui j'ai vu à la caisse chez Leclerc ?

— Non, qui ça ? — Léonie, tu te souviens de Léonie, caissière, et ils lui font porter une blouse lie de vin, tu te rends compte la déchéance ! — Horrible, elle a dû vendre son tailleur Chanel, alors. — Sûrement, elle n'aurait quand même pas le culot de le mettre sous sa blouse, j'espère !

— *Pour le dessert, un gâteau au fromage blanc 0% pour ton régime ça te dit ?*

L'écologie, c'est surtout une affaire de volonté. Il faudrait taxer à mort les 4 x 4, interdire les piscines, mettre une prime pour le ramassage des crottes de chiens, couper l'eau entre 22 h et 6 h du matin. Si vous avez, vous aussi, une idée pratique, appelez sans tarder le numéro vert « Duflot 007 ».

— *Mon amour, je ne vais pas traîner, j'ai tellement hâte de manger avec toi, mais ce serait bête d'oublier le Sopalin tout de même.*

« Impossible qu'il jouisse plus et mieux » dit Sally en reposant les couilles ridées de Mick Jagger. « Il n'y a plus d'échelle de valeur entre les larmes d'un blanc et les larmes d'un noir » répond laconiquement Peter en appuyant sur la gâchette de son P 38.

— *Et s'il y a du mascarpone en promo, je prends du mascarpone en promo ?*

Michelle Obama rencontre Jean-Louis Borloo. Rachida Dati rencontre Sébastien Chabal. Johnny Hallyday rencontre Ségolène Royal. Claude Guéant rencontre Nicole Kidman. Tom Cruise rencontre Thierry Ardisson. C'est quand même formidable les sites de rencontres !

— *Mon chou, j'ai une angoisse, je ne remets pas la main sur ma carte Premium.*

Charade. Mon premier est notre père à tous. Mon second est une voyelle. Mon troisième on ne le voit pas passer. Mon quatrième est synonyme de « coupé ». On mettra les pédés, les youpins, Mélenchon, les bougnoules et les camés dans mon tout. Réponse ? (Voir à la fin).

— *Si tu arrives avant moi, tu penses à étendre la machine à laver ? Oui…T'es un amour, tu sais, je te prendrai le chocolat aux amandes dont tu raffoles.*

— Tu te rends compte Nolan le nombre de pistes cyclables qu'il faut construire pour arrêter toutes les bagnoles ? – Ouais, Timéo, et le nombre d'arbres qu'on doit replanter pour effacer la tempête Xinthia ?

– Terrible ! Et on est là comme des cons tous les deux à boire notre verre de Pommard !

— *Je vais aussi voir si le foie gras Reflets de France est arrivé, ça sera fait pour Noël, tu ne crois pas ?*

Fin du grand débat de la semaine sur Canal Foi et Loi entre Bernard Henry Lévy et Jean-François Copé « L'intégrisme est-il soluble dans la décroissance ». Début du *chat* en direct sur Télé H. « La marijuana peut-elle remplacer sans risques le Nescafé », avec nos grands témoins Harlem Désir et Christine Boutin.

— *Allo, je ne t'entends plus ! Ha ça y est, qu'est ce que tu dis* darling *?* Suck my cock, love me on the table. Ho, darling, suck my cock, love me on the table*, c'est tellement romantique, je t'aime, je t'aime…*

PS : réponse de la charade = le pénitencier (Le Pen, i, temps, scié)



La valise

Une sitcom californienne de Frédérique Nierle

— Merci infiniment de nous rendre ce service. Tu sais, à notre âge, tout devient compliqué, rien n'est jamais simple, et avec un chien en plus, inutile de te faire un dessin…

— Pas de problème. Et puis, je vous dois bien ça pour avoir tout de suite accepté de m'héberger. Une aubaine comme on n'en a pas deux dans une vie.

— Tant que nous aurons la santé pour aider notre prochain, nous le ferons. Je me souviens bien, quand nos deux jeunes sont partis, ça nous a fait un vide ici. Il n'y avait plus que le vent pour passer de porte en porte. Plus de cris, plus de rires. On finit par s'ennuyer, alors, t'avoir auprès de nous, c'est l'occasion de vivre une troisième jeunesse après la nôtre et celle de nos enfants. En parlant d'eux, tu devrais les rencontrer après notre semaine de vacances, si tout va bien : je les ai invités ainsi que quelques proches de notre famille pour un dîner de retrouvailles. Tu es évidemment la bienvenue si tu le désires et si tu es

libre.

— Avec plaisir, je n'ai pas trop de travail pour les semaines à venir. À vrai dire, ce stage est plutôt soft comparé à mes dernières années de médecine.

— Que de longues, passionnantes mais également pénibles études que celles touchant au bistouri ! On n'a jamais vraiment fini d'apprendre, en fin de compte ! Ah ! Le taxi est en bas. On se sauve ! Fais comme chez toi, mais n'oublie pas d'arroser les plantes tous les deux jours, il fait une chaleur de plomb ces temps-ci ! La nourriture de Fifi se trouve dans le placard du haut, celui de gauche, là où sont scotchées les coordonnées du vétérinaire, au cas où ! Si le téléphone sonne, laisse le répondeur faire son travail ! Voilà, voilà, j'arrive chéri, oui, prends donc la valise. Pfou ! Qu'est-ce que tu as pu mettre là-dedans ? Qu'est-ce qu'elle est lourde ! On ne part qu'une semaine, voyons ! Pfou ! Pfou ! Tiens ! Voilà, voilà, on y va. Bonne soirée Jackie ! Profite bien et merci encore !

— Au revoir, bonnes vacances ! Je m'occuperai bien de Fifi ! Soyez tranquilles !

Une fois la porte refermée, Jackie souffla un bon coup avant de s'écraser sur le sofa qu'elle préférait pour être le plus confortable de tous les canapés de l'histoire du divan. À la fois soulagée par le départ de M. et Mme Schnaps, mais également angoissée de rester seule dans cet appartement sombre qui n'était pas le sien, elle alluma une pipe de *Chronic* et s'enfonça un peu plus dans le creux douillet des coussins. C'est en expirant la fumée dense et grise qu'elle se sentit prise d'un sentiment de culpabilité : elle était lâche d'avoir menti à ces deux petits vieux au sujet de sa situation pour trouver une chambre sur San Francisco. Mais avait-elle seulement eu *le choix* ?

Les « madame, monsieur », « je vous en prie » et autres formes de politesse en toc avaient eu raison de la lucidité du couple qui, charmé, pensait avoir trouvé la locataire idéale. Rien, pas même le fait qu'il lui manquait une dent, ni son piercing nasal infecté ne les avait alertés.

Fifi était le chien chéri de M. et Mme Schnaps. Plus qu'un simple animal de compagnie, il était leur dernier ami, leur confident et leur fidèle compagnon de fin de parcours. Jackie par contre n'aimait pas beaucoup Fifi. Aussi âgé que ses maîtres, blasé par une existence derrière laquelle il ne courait plus bêtement comme tous les autres chiens du monde, Fifi était l'antithèse de la vie telle que la concevait Jackie. Et puis Fifi commençait à sentir. Selon Jackie, qui avait étudié le problème de nombreuses fois, l'odeur de ses flatulences de vieux cabot ressemblait à un mélange de vomis bileux et de soufre. Cette odeur était tellement infecte que jamais elle ne pensait pouvoir l'oublier, ne serait-ce qu'un court instant. Mais c'était quand même sécurisant, divaguait-elle en fumant sa pipe, d'avoir un chien à ses côtés dans cet appartement désert. Et si des intrus mal intentionnés s'amenaient malgré son compagnon, elle feindrait d'être enceinte ou sidaïque, puis mimerait une crise d'épilepsie avant de fondre en larmes en implorant leur pitié. Alors, une fois déconcentrés par tant de troublante faiblesse, Jackie en profiterait pour les frapper avec une poêle, à l'arrière du crâne, précisément où l'os est le plus fin et où le coup fait le plus mal. Prise dans le scénario, elle se convainquit qu'il valait mieux cacher son arme dans un endroit où ses adversaires ne puissent la déceler, l'effet de surprise ayant toujours raison de ces petits merdeux. Peut-être que le meilleur stratagème consistait à placer l'ustensile directement derrière la porte d'entrée. Cependant, en agissant de la sorte, il lui faudrait attendre dissimulée là, jusqu'à ce

que les malfrats daignent montrer le bout de leur cagoule. Se cacher, d'accord, mais pendant combien d'heures ? De jours ? Et combien seraient-ils ? Auraient-ils l'audace de venir armés ? Voire armés d'envies crapuleuses et salaces de gros porcs dégueulasses ? La violeraient-ils ? Par devant, ou par derrière ? Par devant et par derrière ? La tête lui tournait et le sang commençait à taper fort contre ses tempes comme pour lui confirmer qu'un évènement mauvais se préparait. Plus les battements de son cœur accéléraient, moins elle parvenait à contrôler ses idées, et plus l'angoisse l'étouffait. « Maudit putain de cercle vicieux de merde ! » se dit-elle, « voilà que tout ce bordel recommence ! »

DRIIIIIING, le vieux téléphone vert roi hurla de sa voix stridente de castrat, et toute l'angoisse qui s'était emmagasinée en Jackie explosa d'un coup. « Merde, conclut-elle, je viens de me refaire une crise de paranoïa aiguë avec cette foutue *Chronic*. ». Elle n'aimait pas se rendre compte qu'elle psychotait pendant ou après avoir fumé, parce que cela trahissait une certaine insécurité, un déséquilibre dans la structure complexe de son esprit. Le cannabis était le révélateur de sa santé mentale, parfois stable, parfois chancelante. Baromètre de son âme, libérateur symptomatique de sa raison, l'herbe était comme un Dieu céleste.

Vautrée, les yeux rouges et la pâteuse coriace, Jackie avait relégué le démon et souriait, à nouveau satisfaite de la vie. Elle était presque heureuse finalement. Chose possible depuis qu'elle s'était fait mettre dehors à coups de cageot plastique par sa mère alcoolique. Son père n'avait pas bronché ce jour-là. Cet homme ressemblait bien à la femme qu'il avait épousée dans un excès de ce qu'il croyait être de l'amour et

qui n'était véritablement qu'une histoire de cul sauvage sur fond de lourde solitude. Le fleuve du bonheur s'était rapidement tari et le bonhomme avait pris la fâcheuse habitude d'aller à la rencontre de chattes plus fraîches et moins capricieuses que celle de sa légitime épouse. Trompée, imbibée, et qui plus est, devenue vilainement laide à cause de toute la haine qui grondait en elle, la mère de Jackie désespérait de voir quelle tournure avait pris sa vie, trop fière pour compromettre son mari, trop lâche pour changer d'existence. Au milieu de ces deux individus qu'elle ne parvenait plus à appeler « maman » ou « papa », Jackie évoluait comme un poulet à qui l'on vient de couper la tête : elle n'allait nulle part. « Je les déteste, ces deux porcs ! » lâchait-elle souvent à ses amies impuissantes et navrées. Quand la situation devenait critique et que chaises et tartes se mettaient à voler à travers l'appartement, Jackie sortait de chez elle avec, pour seul bagage, un sac de couchage et un pochon de *weed*.

Ainsi se résumait le quotidien de Jackie, avant qu'elle ne défie ses parents dans un dernier corps à corps, un sombre matin d'automne. Jackie, revenue d'une soirée-défonce, s'était endormie sur le canapé miteux du salon quand elle fut brusquement tirée du sommeil par un objet non identifié qui s'immisçait dans son arrière-train. Elle bondit hors du canapé en même temps que de la nébuleuse des rêves dans laquelle elle était tranquillement plongée, adressant une bride interminable d'insultes à son agresseur. Mais ce n'est vraiment que lorsqu'elle avait reconnu son père qu'elle avait cru devenir folle. Prise d'un élan de rage, le pantalon aux genoux, Jackie sautait d'un endroit à l'autre de la pièce en brisant chacun des bibelots qui lui tombait sous la main. Réveillée par le raffut, la mère était apparue titubante sur le seuil du salon. Jackie défiait ses parents, qu'elle avait bien l'intention

de saigner, criait-elle. Honteux de sa pulsion incestueuse, ou simplement confus d'être pris sur le fait, le père ne bougeait pas, affichant une mine dépitée. La mère, elle, reprit ses esprits, saisit un cageot en plastique et menaçait de se battre avec sa fille, sans même savoir le pourquoi du comment de ce qui se passait. Jackie se rua alors sur sa mère et lui assena une série de coups de poing acérés avec pour seule envie celle de lui refaire le portrait. Ne plus avoir d'identité, ne plus pouvoir être appelée « femme » était tout ce que Jackie souhaitait à son adversaire. Face à ce spectacle déroutant, le père affolé et pitoyable, s'était muni d'un balai et d'un bac à bières vide pour retenir sa fille, en vain. Finalement fatiguée de se battre avec sa mère, Jackie s'était relevée, et avait craché ce qu'il lui restait de salive au visage de son père avant de prendre la fuite, pour la dernière fois.

Encadrées sur le buffet face à elle, les photos résumaient toute la vie d'amour du couple chez qui elle tirait sur sa pipe. Sur ces visages n'apparaissaient ni traces de coup, ni stigmates de l'alcool, ni scènes obscènes de cul. Au contraire, tout respirait la sagesse et la confiance : prémisses indispensables au bonheur auquel elle aspirait. À la vue de ces sourires si francs, de ces yeux dans lesquels se mirait la félicité, Jackie éprouvait de la reconnaissance envers ces deux petits vieux qui, elle le savait bien, lui avaient sauvé la vie en lui ouvrant les portes de la leur.

Fifi avait les crocs. Ses glapissements incessants ainsi que ses petits yeux nauséeux de vieux chien ne mentaient pas : il demandait sa pâtée. Jackie, qui le regardait sans penser à rien d'autre qu'à l'état probablement pitoyable de son système digestif, lui tapota gentiment le dessus du crâne. La suivant sur le chemin de la cuisine, Fifi ne se

retenait pas de montrer son contentement, essayant pathétiquement de gambader comme le font les jeunes chiots fous. Après avoir servi le chien, Jackie engloutit les restes d'une pizza huileuse et se fourra généreusement une *Digestpipe*. Elle la dégusta à la manière d'un patient atteint de cholestérol qui savoure un croissant en cachette.

La tête dans les nuages et le ventre bien rempli, Jackie regardait MTV. Seul bémol du programme : les plaintes et les flatulences insupportables de Fifi. Elle avait déjà tout essayé pour le faire taire. Lui resservir à manger et l'enfermer dans la cuisine était impossible puisqu'il se mettait à aboyer comme un fou et les caresses n'avaient sur lui aucun effet. Ses pleurs semblaient inépuisables et montaient *crescendo*. La situation devenue invivable, elle se résolut donc à sortir de l'appartement pour passer sa soirée dehors. Il y avait toujours des choses à faire à San Francisco, même sans un sou. Après avoir rempli l'écuelle d'eau, Jackie s'en alla, laissant le vieux chien en tête à tête avec son désespoir.

Elle revint aux alentours des six heures du matin, après avoir partagé le lit d'un riche snob des beaux quartiers qui manqua de la faire vomir à force de s'enfoncer trop profondément dans sa gorge. Le soleil se levait sur la Californie, et un doux rayon de poussières d'or filtrait à travers l'obscurité morne du salon. Tout était calme, la vie semblait s'être arrêtée, étrangement. Jackie, encore un peu ivre, jeta un œil dans l'appartement pour prendre des nouvelles de Fifi qui dormait dans la cuisine. Elle *shoota* machinalement dans son écuelle à eau avant de rejoindre son lit.

Jackie se leva à quinze heures, alluma la télé, puis se servit un café

soluble qu'elle accompagna d'un bol de cornflakes augmenté de marshmallows, de morceaux de fraise, de chocolat, ainsi qu'une d'une copieuse cuillérée de beurre de cacahuète. Après avoir ponctué son repas d'un rot gras et caverneux, Jackie retourna dans la cuisine pour se resservir une tasse de café. Elle s'arrêta net lorsqu'elle vit Fifi, allongé dans la même position que la veille. « Putain de merde, le con ! » Elle n'avait pas besoin de le toucher pour comprendre que son vieux corps était maintenant rigide et froid. Prise d'un élan de panique, Jackie s'imaginait déjà comparaître devant la cour d'assises où lui serait reproché à l'unanimité le meurtre prémédité de Fifi, pour lequel elle encourait la peine maximale, c'est-à-dire la pendaison, seins nus et cul à l'air. Il ne fallait surtout pas que M. et Mme Schnaps pensent que Fifi était décédé à cause d'elle et de prétendus mauvais traitements. Elle lui avait donné à manger, s'en était bien occupée, c'est lui qui était trop vieux, qui n'avait pas pris soin de lui-même ! C'était un suicide, un bête suicide de chien âgé !

Stressée, Jackie fourra une pipe avec sa plus grosse tête de *beu*, et la fuma dans le salon jusqu'à ce que l'angoisse se soit dissipée. Une fois calmée, elle ouvrit la porte du frigidaire, en sortit une bouteille de lait dont elle but une grande lampée, puis se saisit du téléphone, s'y reprit à trois fois pour composer correctement le numéro du vétérinaire et hurla sans même saluer son interlocuteur : « Fifi est mort ! Mort ! » La secrétaire évidemment n'entendit rien à ce message :

« Pardon

— Moi, c'est Jackie, et lui c'est Fifi, expliqua-t-elle en pointant le chien du doigt.

— Je… Je suis désolée Madame, mais je ne comprends pas, que désirez-vous ?

— Oui,‘xcuse, euh pardon, laissez-moi vous expliquer, mon chien est mort, en fait non, c’est pas mon chien, c’est celui de deux vieux chez qui je vis, mais ils sont partis en vacances et on dirait qu’il a pas survécu à la séparation, ou à la chaleur, j’en sais trop rien. Mais moi je l’ai pas tué, hein ! Je veux pas être accusée d’un putain de meurtre, j’ai rien à faire là-dedans ! criait Jackie au téléphone, complètement défoncée.

— Très bien, écoutez, ne vous en faites pas, calmez-vous, ça arrive souvent, ce genre de cas. Le mieux, c’est que vous nous l’ameniez le plus vite possible pour éviter les odeurs et les bactéries, vous comprenez ? Je vous conseille de nous l’amener pour demain au plus tard, mais sachez qu’aujourd’hui serait préférable et que vous avez encore le temps puisque notre cabinet ne ferme pas avant dix-huit heures.

— Ok, ok, je vais me débrouiller pour vous l’amener avant dix-huit heures. Mais, vous me ferez un avis de décès propre et en ordre, pas vrai ?

— Oui, on peut faire ça, je pense que le vétérinaire ne verra pas d’inconvénient à déclarer que le chien est décédé dans son cabinet. Quel est votre nom ?

— Jackie Jones. — Parfait, alors nous vous attendons Miss Jones, et ne vous en faites pas, *la mort*, c’est courant, surtout par cette chaleur.

Rassurée, Jackie décida d’emmener immédiatement le chien chez le vétérinaire pour s’éviter de devoir dormir à nouveau sous le même toit qu’un mort. Se voyant porter Fifi dans le reflet d’un miroir, elle comprit qu’elle ne pourrait pas se promener comme ça dans le métro sans s’attirer des ennuis, ou, du moins, des regards lourds de

sentiments hostiles. À l'instant même où elle venait de tirer cette conclusion, Jackie aperçut la petite valise dans un coin du hall d'entrée. Elle y installa confortablement Fifi, enveloppé dans un drap blanc qui aurait vite fait de se tacher. Une casquette vissée sur le crâne et les yeux rouges cachés derrière des lunettes aux verres fumés, Jackie traça la route, tirant sa valise derrière elle.

Elle avait atteint le grand escalier menant à la rame de métro qu'elle entamait avec difficulté quand un jeune homme lui proposa son aide. Surprise par la prévenance de ce beau garçon, elle accepta immédiatement sa proposition. Celui-ci s'étonna du poids de la valise pourtant si petite et la questionna sur ce qu'elle pouvait bien contenir. Prise de panique, elle balbutia qu'il s'agissait de matériel informatique, avant d'ajouter qu'elle avait fumé une *Chronic* fameuse qui l'avait pas mal sonnée, raison pour laquelle elle avait tant de mal à la porter. Le jeune homme rit en lui envoyant un clin d'œil : « On a tous nos petits *vices* ». Ce séduisant garçon semblait s'intéresser à elle et Jackie lui proposa de se revoir. Mais, parvenu en haut des marches, le jeune homme prit ses jambes à son cou en gardant la valise sous le bras. Sous le choc, Jackie ne broncha pas. Elle venait de se faire voler une valise qui ne lui appartenait pas, dans laquelle se trouvait le cadavre du chien adoré d'un couple de vieux chez qui elle louait une chambre sous un faux nom. Devait-elle crier « au voleur !? » Mais au voleur de quoi ? D'un corps inanimé de chien puant ? D'un innocent être vivant, énième victime de cette salope de Mort, dont l'étreinte la plongerait elle aussi tôt ou tard dans la noirceur des abîmes ? D'une carcasse bientôt sujette à la putréfaction, puis à la poussière et enfin, fatalement, au néant ? Prise dans ses pensées, elle entra dans un bar, y commanda un café américain et s'esclaffa. Elle se sentait libre, capable

de rien mais pourtant prête à tout, jeune et tellement heureuse, épanouie dans ses misères dont elle n'aurait plus peur. Elle était sereine quant à son avenir. En regardant les veines de ses mains, elle s'imagina y voir couler de l'or pur, doré comme le soleil qui se couchait sur les collines de San Francisco, pur comme l'amour qu'elle se sentait prête à connaître. Dommage, se dit-elle, en touillant son café, pour une fois qu'il était mignon.





Turn on the light of your heart and see where you are, c'est plutôt le contraire, je n'ai rien contre Keith Jarrett, il a sa vie j'ai la mienne, qu'il soit alité (nous sommes en 1998) et dans l'impossibilité de penser le piano, c'est bien son affaire et c'est quelque chose qui m'apparaît naturel, je ne fais pas partie de la société protectrice des pianos mais tout de même il en a martyrisé des pianos au cours de sa carrière, *oui oui mais il réussira à se remettre de son rhume de cerveau, j'imagine qu'il réussira à s'extirper de son lit*, ce qui est insupportable c'est de savoir qu'il continuera encore fouillant la musique triturant le piano geignant comme un enfant handicapé qui appelle sa mère, un enfant qui jouit (comme eux deux avec leur soi-disant rencontre qui n'en finit pas), *à sortir de sa chambre, et tu crois qu'il ira embrasser sa femme, non, il ira au piano*, on n'abandonne pas un sacerdoce, nous sommes anonymes et nous sommes libres, *je sais que tu désires toi aussi cette malédiction, je ne veux pas croire qu'il va revenir à Juan-les-Pins* (en

chemise à fleurs), *revenir avec les deux autres vieux et encore faire l'automate grinçant exhibitionniste, vieux ventriloque de son génie*, ce n'est pas bon pour sa petite santé (ils se sont rejoints dans la haine de Keith Jarrett), tiens, nous avons bu suffisamment de vin, si nous fomentions son assassinat, Keith, je dis ça en toute clairvoyance et amitié pour lui, ça a assez duré, fin du juke-box, apothéose à Juan-les-Pins, *toi et moi en snipers, c'est horrible*, oui mais il faut aller au bout d'un destin, pourquoi nous sommes-nous réunis dans ce café énigmatique, est-ce que ce n'est pas pour obéir à des forces qui nous dépassent, *tu es devenu con*, tu as remarqué, *qu'est-ce que dirait mon père s'il me voyait en une de Nice-Matin pour ça*, il serait fier et horrifié, *ce n'est pas son genre*, c'est ce qui me semblait, *arrête*, je voyais ta main monter et descendre sur les parois de ton verre, je me rappelle ce geste, je me rappelle, *arrête*, tu ne voulais pas admettre que tu faisais ce geste et un jour je t'ai dit regarde et tu as regardé nous avons regardé ta main sur le verre comme si nous surprenions quelque chose d'indécent pris sur le vif, comme si nous surprenions un de ces cafards tropicaux au milieu du mur et ta main s'arrêtant tel un insecte qui perçoit malgré sa petitesse les déplacements de l'air et croit se camoufler en s'immobilisant alors qu'il n'en devient que plus vulnérable, *arrête, revenons à l'assassinat de Keith Jarrett*, il y a un petit vent qui rafraîchit, ce jour-là, et la mer au loin si proche derrière la scène, la musique comme montant de la mer, les musiciens comme mimant la musique (infime et imperceptible décalage des gestes et des notes que personne dans l'assistance ne cherchera à percevoir), avec cette affirmation du temps, *la musique cherchant à marquer le temps sur la surface liquide et indifférente d'un temps plus profond*, qui abolit le temps dans la chaleur lourde de l'été azuréen, le soleil sur les épaules d'une fringante jeune fille (le soleil évaluant le prix des

pendentifs qu'elle a aux oreilles avec ses doigts étincelants), trop sérieuse pour vraiment s'intéresser à cette musique, *moi je voulais toujours être seule, plus que seule, pour écouter cette musique*, instants formidables du concert où tous plus ou moins (et aussi les musiciens) relâchent leur concentration, rendant la musique un peu plus inutile et précieuse (comme étrangère), *agaçante*, faisant entendre la brise et la mer, *la plage à deux pas, où nous marchions marchions jusqu'à tomber l'un sur l'autre sur les galets durs et pourtant roulant frottant, grinçant massant, mimant nos corps durs mimant le sel de nos corps polissant les galets et les poussant vers la mer, blanche et noir dans le soir, dans les bruits de dents d'osselets que l'on frotte, dans l'humidité noire entre les galets et l'odeur presque poivrée de pétard mêlée à l'odeur de la mer des galets*, les reniflements des voisins dans l'assistance, la rue derrière où les voitures passent sans se soucier de la musique, ne restant de tout ça, de tous ces instants d'hésitation, que les gestes muets de Keith Jarrett, gymnopédiques et incongrus, comme s'échauffant pour faire résonner le silence final qui délivrera tout le monde, la musique se consumant elle-même dans l'hésitation et l'ennui de tous, comme un feu de joie, comme un tas d'affaires brûlant, puis se consumant dans une piscine vide (c'est ce qu'il a fait et ne lui dira pas après la disparition de sa femme, il avait rebouché les trouées qu'elle avait faites dans le plâtre de la maison, effacé les parfums, les flammes ne montaient pas très haut, le carrelage du rebord de la piscine, chaleur faisant, se tachait de noir), *et courir sur la scène avec la mer au fond comme décor, courir et viser la gorge de Keith Jarrett avec un couteau, un éclat, que ses gémissements sont un but humain, que ses gestes sont une fin et pas toute cette attente qui ne veut pas sortir, éclat du sang sur la chemise à fleurs, fleurs noires sous la chemise s'élargissant comme de l'encre sur un buvard, les quelques*

notes inaudibles sous les cris de l'assistance lorsque la vieille tête vient cogner le clavier, qui frappe, ce n'est pas important c'est comme au début d'un amour, mais nous ne l'aimons plus (ainsi ce moment de la rencontre) et n'avons plus de raison de l'assassiner, *au contraire*, comment ça, *c'est ce qu'on a aimé qu'il faut détruire,* parce qu'on le retrouvera encore*, retrouver une vie dans la haine de ce que l'on a désaimé, détruire ces geignements de débile mental*, ces divagations cet écœurement musical (et c'était comme s'ils cherchaient à toucher en eux la musique, quelque chose comme une musique en eux qu'ils avaient surtout du mal à garder encore intacte dans ce café empuanti, il a plu dehors et tout le monde s'est engouffré dans le café, les vitres sont embuées et flotte une odeur de mauvais parfum, de chien mouillé fantôme, certains clients gardant leurs manteaux dégoulinant et tous parlant fort comme s'ils avaient retrouvé une enfance dans le refuge et la pluie soudaine), ta main (cette main qui la première annonce que l'autre a vieilli) qui maintenant hésite de se découvrir meurtrière, *ma main*, caressant sans le savoir les bords du verre de vin, *ce putain de verre je l'ai brisé dans une réalité parallèle*, raconter ce qui s'est passé de muet dans l'attaque, *je raconterai comment Keith Jarrett* (tête à la chevelure d'électrocuté, déplumé, sorti de la nuit hilare, dévalant les escaliers ivre selon la folie du piano) *a fini dans la Méditerranée ou quelque chose d'approchant*, c'était notre destin de le faire, personnages trop grands pour le conte, *je raconterai les ombres que faisait le piano dans le soir nuageux de Juan-les-Pins*, le soir grimé en univers de pacotille (têtes d'épingles lumineuses et fades au plafond et sur les parois figurant les étoiles manquantes dans un noir laqué et froid), le meurtre n'est qu'une hésitation monstrueuse, le corps de Keith Jarrett sur la mer, le public ébahi, *le musicien ne fera plus de nous le débarras de son génie*, tu l'écoutais allongée le casque sur les

oreilles, demi-nue, tes doigts pianotant sur ton os iliaque plus nu que si je l'avais arraché, *toi ça ne t'intéresse pas la mélodie*, je n'aime que les vieilles histoires de séismes, *tu es un savant dérangé, comme on dit singe savant*, tout est là pourtant, derrière le rideau incarnadin et lourd d'un monsieur pleurant, *et moi jetant pour te faire plaisir tous mes CD de Keith Jarrett*, deuil cynique, *applaudissements des vagues, encore d'écumes, d'algues et de débris*, l'assassinat pas plus amusant qu'un voyage au Japon, on dort dans l'avion comme accoudé à soi, *l'air sibérien fait en nous une hémorragie*, tu peux dire son nom, *l'étoile manquante*, tu nies l'évidence, *en faire de l'art, dis-le, ça te brûle les lèvres*, et y voir le point commun d'un désir plus grand, je me rappelle que j'ai été séduit par ton désir pour moi, *tu me blesses en disant ça* (leur rencontre, îlot uchronique où les mots courent encore, canards sans tête), *j'ai pensé à des grands papillons tropicaux au moment du couteau dans la musique*, on a tellement de mal à accuser une mémoire, tu comparais les hommes aux crèmes anti-rides alors que, *toi tu mérites des claques insolites*, attention je pense soudain à quelque chose, et si notre mésentente par les mots était la source d'un redoublement de notre désir, *tu recommences*, tu préfères l'assassinat de Keith Jarrett, *je ne voudrais rien sans sacrifice*, le meurtre c'est du temps qui pullule (jovial et un peu triste et fatigué et enfantin, un homme était enseveli jusqu'au cou, seule sa tête dépassait, le travail de dégagement se révélait difficile, à chaque secousse, des tonnes de terre menaçaient de dégringoler d'un amoncellement, la nuit tombant, assurée que le rescapé ne souffrait pas, l'équipe décida de remettre le sauvetage au lendemain, ils purent l'extraire au petit matin mais ils comprirent avec horreur pourquoi il n'avait rien ressenti pendant la nuit, la partie inférieure de son corps avait été écrasée sous des tonnes de terre), j'ai donc rêvé que je me relevais après notre exaction sur la

plage de Juan-les-Pins, c'est donc que tu avais rêvé, *tu as arraché les pages de notre histoire*, non, ce sont des galets et tu auras toujours raison dans tes accusations, *avec cette musique comme si une formidable machine extraterrestre aspirait en un instant tout notre sang*, tu n'en as pas fini avec moi, la foule se nourrissant du faux-pas s'avance sur la plage de Juan-les-Pins, *la mer fait trembler d'un léger retard le corps du pianiste* (un instant plus tôt, la foule s'évertuait à percevoir le silence sous des vêtures harmoniques imbéciles et animales, car il y a un animal s'ébrouant dans cette musique, pense la foule, il y a un animal s'y épuisant comme par pur plaisir de l'épuisement, sans assaut des limites, sans rien que l'obstacle du mouvement, s'écroulant, roulant enfant qui se jette dans l'herbe de la pente pour mieux voir tourner le ciel dans les bruissements du corps et la joie saccadée cascadant, et s'arrêtant en bas de la pente sale étonné ballotté, le corps comme pianoté d'infimes douleurs, un retard de la chute qui accourt avec l'ivresse d'un corps), *bruissement d'hélicoptère au-dessus de la foule*, il y a une tasse ébréchée au milieu des galets, une virgule de sang, inesthétique, foulée, tu t'es lancée sur la plage, la lame lumineuse et froide, percutant le piano et son marionnettiste, au moment où ses lèvres mordent, déchire la douleur, interrompant un instant la musique, *coupant, déformant la musique trop propre*, rien ne s'invente, nous voyons alors un employé entrer, débrancher la sono, débarrasser la table, frotter à la cire les chaussures, remaquiller les corps et éteindre la lumière, *non, du noir et puis un cercle flou, brumeux, et le sujet au centre*, fleurs laissées par l'ancien locataire, *puis on entend les premiers coups de hache*, les premiers brames, dernières notes, *turn on the light of your heart and see where you are, c'est plutôt le contraire*.



Au gré du vent

Une promenade crépusculaire de Nicolas Tcheng

En plein milieu de la forêt d'arbres morts j'aperçois un cimetière dont les tombes sont bordées par un immense champ. L'endroit est très sombre. Il n'y a, pour tout éclairage, qu'une sorte de tableau en néon, cloué sur un tronc. Une représentation de Dieu, un rouleau à pâtisserie en main, l'air pas content.

— Vous cherchez quelque chose ?

Un homme au visage ravagé par le temps me surprend. Il a une bêche à la main. Je réponds :

— Non je voulais juste voir le cimetière.
— Pourquoi ?
— Je ne sais pas. Comme ça.
— Alors suivez-moi. Venez voir…

Le vieil homme sent la chair décomposée. Il m’entraîne le long des larges rangées de pierres tombales grises, jusqu’au bord du champ. Là, nous atteignons un amas de sacs d’engrais et d’outils de jardinage, surplombés par une sculpture du Christ, bras et jambes en croix.

— Et vous faites quoi ici ? je lui demande.

— Je suis le jardinier du cimetière.

— Ça doit être un beau métier.

— Beau ? Fatigant surtout ! Vous croyez qu’on fait pousser des cadavres comme des tomates ?

— Pousser des cadavres ?

— Eh ben oui ! Comment voulez-vous remplir toutes ces tombes sinon ?

— Ah… en effet.

Le vieux se met à l’ouvrage. Il disperse de l’engrais sur la terre agricole et me tend un sac. Je l’imite en progressant à quelques mètres de lui. Il marmonne :

— Personne ne meurt et il faut remplir les tombes.

— Pourquoi ?

— Parce que c’est mon métier.

Plus loin j’aperçois un monticule de corps, bien disposés sur une palette de bois, bien propres, bien mis.

— Et tous ces morts là-bas ?

— C’est la dernière récolte. J’entrepose ceux qui sont le mieux

formés. Les plus beaux.

Le vent emporte l'engrais que je disperse. J'abandonne et repose le sac par terre.

— Un jour où l'autre vous arriverez bien à remplir toutes les tombes.

— Je l'ai déjà fait… maintes fois. Mais la terre est vorace. Elle dévore les corps, il faut sans cesse la nourrir, remplir les tombes. Sans cesse…

Au loin, un vieil orgue couvert de mousse entame la *Neuvième Symphonie*. Le jardinier se dirige immédiatement vers lui. Je le suis. En passant il décroche un regard réprobateur au Christ qui bat du pied.

— Tss… pas capable de rester en place… finira par faire tomber ses clous… et qui devra les remettre ? Comme si je n'avais pas déjà assez de boulot…

— Qu'est-ce que cela signifie quand l'orgue se met à jouer ?

— S'il joue la *Neuvième Symphonie* c'est qu'un cadavre est mûr et qu'il faut le récolter. S'il joue *La Chevauchée des Valkyries* c'est que les toilettes sont encore bouchées. Enfin, s'il joue la *Toccata en ré mineur*, c'est que l'heure du Jugement dernier est arrivée. Mais ça n'est jamais arrivé, Dieu me garde !

— C'est vous qui l'avez construit ?

— L'orgue ? Oh non. Il était déjà là. Heureusement il y avait un mode d'emploi. Excusez-moi, je dois m'occuper du cadavre. Vous devriez partir, il se fait tard.

— Vous avez l'heure ?

— Si seulement le temps passait, ne serait-ce qu'un peu, nous aurions des montres.

— Alors il ne peut pas être tard...

— Si.

— Dans ce cas, je vais vous laisser. Désolé de vous avoir dérangé.

— C'est tout naturel.

Le vieux se dirige vers ses outils rouillés en fredonnant la *Neuvième Symphonie*, et je m'éloigne. Au bout du champ, j'arrive à la lisière de la forêt d'arbres morts.

Et là, une feuille.

J'aperçois cette feuille, juste là, juste au-dessus, accrochée à sa branche. Je tends la main pour la toucher lorsqu'un coup de vent la détache. Elle tombe, doucement, portée par les airs. Elle tombe encore, et une fraction de seconde avant d'atteindre le sol, la feuille se change en un petit oiseau bleu qui s'envole au-delà de la cime des arbres morts, au-delà des nuages gris, vers le ciel. Moi, je reste en bas et je reprends ma route. Au gré du vent.



-3 avant VP (Hot - Dernier épisode)

Lemon A

-3 avant VP

1

Lentar Dior - Ville de Leticia, triple frontière colombienne

Le soleil agonisait dans les feuillages grouillants de perroquets du *parque Santander*, planète hurlante au-dessus de nous, coupole de cris stridents qui nous isolait du reste de la ville. Chaque soir, quand la nuit tombe, ces oiseaux produisent un tel raffut que les visiteurs du parc ralentissent leur activité autour du bassin, les conversations se figent, les gamins cessent de courir partout, les amoureux ne s'embrassent plus et les petits vieux, que rien ne semblait pouvoir extraire de leur anémie tropicale, relèvent le menton vers les arbres.

Les *loros* du *parque Santander* se regroupent et braillent quand la lumière s'en va. Mais que savent-ils des dangers qui les guettent vraiment ? Que savent-ils des pollutions industrielles, des futurs projets immobiliers et de la course aveugle derrière l'argent ? Craignent-ils, ces volatiles stupides, le dessein des braves gens quand la lumière a retiré l'obscurité ?

Un type surgit dans notre périmètre. Petit et trapu, avec une grosse tête de phacochère posée immédiatement sur ses épaules. Il chausse des bottes en plastique particulièrement courues dans la région à cause de l'eau envahissant les sols, porte un bermuda aux couleurs vives qui pourrait être un vêtement de bain ainsi qu'une chemise sale, ouverte sur un torse tapissé de poils plaqués par la sueur. Un collier en or épais comme une chaîne à vélo pendait à son invisible cou. Les *loros* donnaient un concert de craie grinçante. Le type se précipitait sur nous. Ses yeux, comme deux billes enfoncées dans un tas de boue, brillaient d'une lueur un peu irréelle, un peu vide, un peu démente. Et puis je vis les deux flingues au bout de ses deux bras courts. Et d'autres types sortirent du néant et envahirent l'espace ; tous armés de calibres. Small était affalé sur un banc, Hot se pressait contre moi. Les gars de notre escorte s'affaissèrent comme des marionnettes abandonnées par leur manipulateur. La scène avait quelque chose d'onirique, d'invraisemblable. Les perroquets criaient, les armes détonaient et, à l'intérieur de moi, le feu ne vint pas. Nous restions sans défense. Des plumes vertes et jaunes tombaient des feuillages et se gorgeaient de sang.

Le soleil s'éteint derrière les cimes. Les *loros* firent silence. Les armes aussi. Des bras puissants nous emportèrent. Se sont les hommes

que nous entendions crier, le bruit de la panique qui se dispersait dans la naissance de la nuit.

2

Ivanov - Forêt amazonienne brésilienne, cœur de végétation

Zuker positionna deux hommes à l'entrée de la tente de commandement. Ivanov attendait à l'intérieur. Le scientifique russe regardait dans le vide comme si son âme était allée faire un tour dans la forêt. Son corps ressemblait à une veille armure poussiéreuse abandonnée au fond d'un corridor. Zuker s'assit en face de lui, sans faire plus de manière.

— Il fait chaud ici hein ?

Ivanov se contenta d'un mouvement giratoire assez vague en guise de réponse, tournant simplement la tête vers le jeune Allemand. Mais ses yeux s'étaient rallumés et la vie coulait à nouveau dans ses veines. Le climat n'avait rien à voir avec ses préoccupations.

— Quand vas-tu donner l'assaut ?
— Ce ne sera pas nécessaire de donner l'assaut. Nous avons récupéré le musicien et l'enfant-soleil.

Zuker horripilait sciemment ses interlocuteurs en formulant des réponses courtes, contradictoires ou incomplètes. Dans la plupart des cas, cette technique lui conférait un coup d'avance, une distance de

sécurité pour esquiver les pièges de la conversation et prendre l'ascendant. Zuker jugeait cette attitude adéquate en toutes circonstances, même quand ce n'était le moment de jouer au chat et à la souris. Dans la situation présente, tout le monde était sur les dents et ce n'était précisément pas le moment de jouer à quoi que ce soit.

— Ils vont bien ?

— Le musicien est malade. Rien de grave. Don Juanirez le remet sur pied.

— Isidoro ?

— On s'en occupe.

Toujours aussi vagues, les informations de Zuker… Ivanov laissa filer du temps pour permettre au gamin de se livrer et poser plus d'éléments sur la table. Mais Zuker resta muet. Il ne lâcha pas un mot de plus. Ivanov lui rendit le ballon pour qu'il marque un panier.

— Tout se déroule comme prévu ?

— Absolument !

Absolument ! Putain de bite ! Panier ! Le gamin avait absolument l'arrogance du nazi, pas de doute sur ses origines. Une arrogance qu'Ivanov et les siens avait éclaté à coups de crosse dans la gueule en d'autres temps, sous d'autres latitudes. Lové dans cette évocation, le Russe digérait mieux son agacement. Zuker exécutait sa comédie comme il en avait l'habitude, son petit numéro de dur à cuir. Rien que de très ordinaire. De fait, il semblait clair qu'aucun événement fâcheux ne contrariait le cours des choses.

3

Isidoro - Ville de Tabatinga, triple frontière brésilienne.

Le patron du bar s'était précipité sur la chaise en plastique pour y passer un coup de chiffon. Le siège brillait comme un sou neuf quand Isidoro y posa ses fessiers de haute lignée. Deux gardes fermèrent l'angle pour cacher ce qui se tramait à sa table, même si, en fin de compte, personne ne l'ignorait. Isidoro étendit deux rails de cocaïne sur une assiette qu'il chauffa par en dessous pour sniffer. Cette opération était nécessaire car l'humidité ambiante rendait la poudre collante. Le chef inca ignorait pour qui il préparait le second rail. C'était juste un vieux réflexe, le rail d'un reste de conscience, le souvenir d'une époque révolue où la cocaïne stimulait les échanges avec les autres, la camaraderie, le cul, la fête, les bons moments passés ensemble.

À l'instant où le goût amer de la drogue s'écoulait dans sa gorge il se sentit d'attaque pour distribuer les ordres. Il envoya ses hommes aux nouvelles pour localiser l'enfant-soleil et le musicien ici, à Tabatinga et de l'autre côté de la frontière, à Leticia, la siamoise colombienne. Isidoro avaient des yeux et des oreilles partout dans cette partie de l'Amazonie mais la circulation des informations exigeait toujours du délai. Il commanda une bouteille de *cachaça* et paya une tournée générale.

***

Le bar était devenu un brouhaha infernal, la clientèle se multipliait dès lors que s'ébruitait la présence du chef inca. Les gens venaient le saluer et lui donner des nouvelles et repartaient avec un billet de 20 Reals immédiatement converti au comptoir. Zé, le patron du bar, était allé quérir ses deux filles dans la baraque de derrière qu'il occupait avec toute sa famille, pour aider au service. Un groupe de *pagode* ne tardait pas à s'installer sur des caisses de bière vides devant l'établissement et entamait des airs « à la mode de Rio », de Bezerra da Silva ou de Zeca Pagodhino. Les voisins interrompaient leur travail et rappliquaient. On lançait un barbecue et les vendeurs de cigarettes à l'unité tournaient dans la foule comme des abeilles parmi les fleurs. Le bar de Zé prenait un air de fête en ce milieu d'après-midi qui présageait d'une chaude soirée d'oubli et de fièvre éthylique.

***

Un jour un Européen lui avait dit que le mélange de la cocaïne et de l'alcool créait une nouvelle molécule dans le cerveau. Isidoro se pencha en avant et s'envoya le second rail. L'odeur de la viande qui commençait à griller dehors adoucit l'amertume de la drogue. La *cachaça* arrondissait les angles et donnait à l'environnement des formes mélangées et indistinctes. La foule bourdonnait, les conversations et la musique allaient partout, pleines d'allégresse. Les gardes flirtaient avec des filles et contrôlaient les allées et venues. Alfonso s'était assis à côté de lui. Il distribuait son argent. Isidoro répondait au défilé continu de pauvres bougres en souriant, en envoyant des regards empathiques et en marquant le rythme du *pagode*. Il flottait sur cette mer, il entendait les mouettes et se laissait porter par les vagues.

***

Devant lui, une silhouette prit une sorte d'amplitude, comme une grande voile gonflée par le vent, comme une résonance particulière dans le bruit de la houle. Le temps vira et la tempête se déchaîna. Une pointe de tournevis en acier cruciforme s'enfonça dans son thorax jusqu'à la garde et transperça son cœur de part en part avec une détermination sauvage. Le sourire d'Isidoro se figea tandis que son sang giclait sur la table. Dans le brouillard de ses perceptions il avait vu l'œil noir de son assassin. Un œil pris par l'adrénaline et la pasta de cocaïne. L'œil fou et délavé d'un animal atteint par la rage. Avant de mourir, Isidoro réalisa que sa vie avait été soldée pour quelques grammes.

- 2 avant VP

1

Small – Ville de Leticia, hôtel Decameron Decalodge Ticuna

Une fontaine au milieu de la piscine parce que ça fait plus classe que seulement une piscine. Je ne vois pas d'autre explication. Quel intérêt supplémentaire y a-t-il à nager sous un jet d'eau ? Ça va faire deux semaines que je n'ai rien pris du tout, aucune drogue, je ne ressens pas de manque, et pourtant ça me fait des hallucinations. Tout

en bandes et bordé par des alignements de transats indigo, le bassin ressemble à un mille-pattes géant. C'est la vision qui me vient de mon poste d'observation, un fronton du restaurant construit en surplomb, comme une vigie. Recouvert par un toit de chaume et ouvert aux quatre vents, le restaurant permet d'embrasser l'ensemble du *resort*. Là en bas, le centre d'affaires et la salle de gym bourrée de machines dernier cri, de l'autre côté les chambres dans de gros bungalows style « jungle », montés sur pilotis et reliés par des passerelles en bois rustique, tous aménagés selon les critères internationaux de l'hôtellerie de luxe : literie *king size*, frigo, climatisation modulable, coin salon, terrasse plein sud, linge de bain, écran plasma, wifi partout, bouquet satellite et j'en passe. Ils ont même fixé un combiné téléphonique au-dessus des toilettes pour pouvoir appeler la réception quand on chie. Un genre de must, comme la fontaine dans la piscine.

Don Juanirez Casal, notre hôte, a réservé la totalité du *resort*, de sorte que Lentar, Hot et moi sommes les seuls clients, à l'exception de lui-même, de son assistante qui ressemble à miss Venezuela, de sa meute armée jusqu'aux dents et d'une quinzaine d'autres concurrentes aux concours de miss univers (cloîtrées dans les bungalows du fond que défend une bande de femmes militaires). Don Juanirez se révèle être un type particulièrement affable et plein de sollicitude, la catégorie *alpha male*, jean élimé mais propre et chemise blanche immaculée, rendu plus accessible par sa coupe de cheveux incongrue – frange courte devant et longues mèches teintes en blond derrière –, sa façon bizarre de parler en répétant toujours deux fois les mots et ses yeux curieusement pétillants.

Don Juanirez a commandé notre enlèvement au milieu de *parque*

Santander de Leticia. Motif : assurer notre protection face aux dangers qui nous guettent. Confinés dans le *resort* pour des raisons de sécurité, nous attendons je ne sais quoi. Mais qu'on ne s'inquiète pas, tout ira bien. On pourrait penser qu'on nous mène en bateau et c'est bien ce que nous pensons Hot et moi, qui échangeons avec Don Juanirez ou miss Venezuela en anglais approximatif et en langage des signes (Lentar est devenu quasi autiste depuis qu'il n'arrive plus à cracher du feu). À défaut de pousser trop loin la discussion nous restons dans le flou et nous contentons donc d'avaler ce qu'ils veulent bien nous raconter. De toutes les façons nous n'avons pas le choix : simple logique de rapport de force. Au moins les chambres sont confortables et le buffet du restaurant bon et copieux.

***

« Ce ne sont pas des cornes mais des branches. Des branches qui poussent car toi tu es des racines et un tronc, des racines et un tronc parce que tu te transformes, tu te transformes en plante.

— Et le feu ?

— Le feu n'était qu'un signal, un signal de la mue, la mue car bientôt tu ne produiras plus de gaz carbonique, ce que tu produiras, tu produiras de l'oxygène ».

Lentar tire une drôle de gueule et Hot triture les lanières de ses pompes. Faut reconnaître qu'avec un traducteur, Don Juanirez marque des points. Le type en question est arrivé cette nuit. Il s'appelle Jacky Lucky Joe.

2

Zuker – Villa d'Isidoro (périphérie de Manaus), Brésil

Zuker avait les cartes en main et les lumières de la ville en ligne de mire. La civilisation urbaine qu'il avait découverte au cours de ses voyages d'affaire en Europe, en Amérique du Nord et en Australie, n'avait pas mis longtemps à le convaincre de quitter définitivement la forêt, ni lui, ni les autres jeunes du village aryen. Il n'était plus nécessaire de se réfugier au fond de nulle part pour échapper à ses poursuivants ; l'argent assurait bien mieux les disparitions que n'importe quelle terre hostile et désertée par les hommes, et les métropoles ressemblaient suffisamment à des jungles pour s'y dissoudre en toute quiétude, à la différence notable qu'on y menait une vie confortable et excitante. Et puis d'ailleurs, quels poursuivants devaient-ils craindre, eux les petits enfants de nazis nés dans la forêt vierge, à six mille kilomètres et plus d'un demi-siècle de l'holocauste ? Retranchés dans la *selva*, les grand-pères et les pères et tous les anciens du village de sang aryen leurs avaient consciencieusement bourré le mou sur un monde extérieur en perdition et rempli de dangers mortels, sur les juifs qui avaient repris les commandes, sur les pédés qui enculaient tout ce qui bougeait, sur les métis bâtards dégénérés et leurs enfants trisomiques, sur toute cette contagion purulente répandue à chaque coin de rue et qui n'attendait que de vous sauter au cou dès que vous faisiez un pas dehors. Un pas dehors : c'est-à-dire à l'extérieur des limites du village et de sa jungle tutélaire. Mais tout ça, c'était des histoires de vieux schnocks irascibles qui ressassaient constamment leurs défaites du passé et que l'Amazonie avait rendu fous. Car rien n'était plus inhospitalier que cette éponge

verte infestées d'insectes, de plantes vénéneuses et d'animaux sauvages dans laquelle Zuker et la deuxième génération du village aryen avaient grandi. Par-dessus leur parano maladive vis-à-vis de l'extérieur, les vieux s'étaient mis à croire dur comme fer aux sornettes des indiens. Obsédés par la décadence, la fin du monde inscrite dans le calendrier maya leur allait comme un gant. Ils étaient purs et se voyaient comme les seuls survivants. En fait, ils moisiraient dans leur futur bunker de merde et dans leurs illusions de nouveau *Reich*. Mais sans leur descendance.

Zuker et sa bande prirent le contrôle du pavillon du garde sans un bruit. Ils avaient égorgé deux hommes de main d'une oreille à l'autre et ligotés Edmundo et sa femme qui vivaient là depuis toujours et s'occupaient de l'intendance de la propriété. Zuker, comme ses compagnons, tous rejetons de criminels nazis élevés parmi les lianes et sur les affluents boueux de l'Amazone, n'auraient pu se résoudre à supprimer ce couple qui les avait choyés et régalés comme leurs propres enfants depuis tant d'années. Les assaillants se retrouvèrent au complet dans la cuisine du pavillon désormais déserte, retirèrent leur cagoule et se passèrent un peu d'eau fraîche sur le visage et la nuque. Gunter, Heinrich, Markus, les deux Adolf, Kurt, Ernst, Friedrich restaient concentrés. Cette fois ils prenaient le pouvoir.

Plus de demi-mesure et plus d'échec. Les tentatives précédentes pour augmenter leurs revenus sur le trafic de coke s'étaient révélées beaucoup trop tendres. Il fallait exécuter des actions radicales pour un résultat net. Même défoncé au dernier degré, Isidoro gardait une sorte d'instinct qui le réveillait quand on piquait dans son assiette. Il possédait ce vice propre au junkie : il détectait les manigances des

autres aussi sûrement qu'un chien renifle un os à moelle. Il était périlleux de la lui faire à l'envers. En témoignait le crâne explosé de Pepito à Los Angeles et le squelette de Shanti, leur ex-complice indien, lustré par les poissons de l'Amazone. Dans la vie, on n'avait pas toujours le choix. Avant la solution finale, le IIIème Reich prévoyait d'exiler les juifs à Madagascar, à l'autre bout de la terre, pour s'en débarrasser et ne plus en entendre parler. Sauf que c'était la guerre partout et que c'était trop compliqué à mettre en place.

Zuker récupéra les clefs des dépendances sur le haut du frigo. L'heure H arrivait, l'équipe ressortit dans le parc. Ils maîtrisaient parfaitement le site pour l'avoir maintes fois pratiqué depuis de nombreuses années. Ils connaissaient les lieux dans leurs moindres recoins, mieux que les gardes postés en surveillance. Ils rampèrent pour ne pas se faire repérer dans les zones découvertes et progressaient rapidement dans les couloirs invisibles, où ils avaient tous baisé des Indiennes lors des nombreuses fêtes que donnait Isidoro. Ils parvinrent sans difficulté jusqu'au seuil du garage qui jouxtait le bâtiment principal. Ils sortirent leur calibre pendant que Zuker déverrouillait la porte et s'engouffrèrent à l'intérieur.

Les armes parlèrent, Gunter prit une balle en pleine tête et mourut instantanément, les autres étaient indemnes. Ils achevèrent les gardes blessés qui n'avaient pu s'enfuir. Kahuabo, la statuette du pouvoir inca, les attendait dans le salon, disposée sur son socle habituel.

Ivanov - Forêt amazonienne brésilienne, cœur de végétation

Le bunker était opérationnel. La livraison intervenait dans les temps. Les Indiens jetaient les sorts de chance coutumiers pour protéger le bâtiment, les mercenaires vidaient les dernières caisses de bière et démontaient le camp ; une partie de l'équipe achevait de défricher la piste d'atterrissage pour les hélicoptères qui circuleraient très prochainement. Tous attendaient Isidoro afin de recevoir leur solde et libérer les lieux.

Ivanov trinqua avec l'ingé-son qui se révéla être un compagnon de beuverie exécrable. Le boulot consumait cet homme comme une sorte de fièvre qui ne guérissait jamais. La résolution d'un problème amenait toujours d'autres problèmes, plus aigus, plus techniques, qui l'obsédaient et mobilisaient toute sa discussion. Par-dessus tout, l'ingé-son n'avait aucun sens de l'humour, ni aucun autre espace de confort dans l'échange, ses propos étaient constamment secs, ses réactions froides et tranchantes, avec lui chaque détail prenait une ampleur dramatique. Il avait exaspéré tous les ouvriers du camp avec des balances et des tests sonores intempestifs et répétés à toute heure du jour et de la nuit. Il attendait l'arrivée du musicien pour les derniers réglages, tendu comme un arc. Il ne parlait que de ça.

— Vous savez, se lança Ivanov, il est indispensable que le musicien ne ressente pas de contrainte extérieure à son art. À tous les niveaux nous devons procéder par suggestion, pour le guider vers l'objectif que nous souhaitons. Mais tous les engagements viennent de lui, chaque décision qu'il prend. Il arrive ici par ses propres moyens, il ne vient pas pour de l'argent ou parce qu'on le menace mais par amour, par don

de soi, ce sont des sentiments positifs et son état mental doit absolument rester dans un état positif. Il doit se sentir libre pour être en mesure d'exécuter correctement le travail qu'on attend de lui. Alors vous pourrez lui poser toutes les questions que vous voulez, mais ce sera à vous de vous adapter sans lui casser les couilles. C'est pour ça qu'on vous paie, putain de bite !

Sur ces mots, Ivanov expédia son verre cul sec, dégorgea, se leva et salua l'ingé-son resté sans réplique.

Il rejoignit sa tente en se maudissant d'avoir gâché sa pause avec un pareil rabat-joie. Les deux gardes de Zuker traînaient toujours dans le coin. Il leur fit un signe en passant pour veiller à ce que personne ne le dérange. Il brancha son *laptop* sur une batterie solaire et entra les coordonnées du contact.

La connexion établie, Ivanov patienta un moment, guettant une réponse. La chaleur ne diminuait pas avec la tombée de la nuit, un air humide et dense s'enroulait autour de son corps comme un amas de gélatine sorti du four. Une requête de visualisation vidéo apparue sur l'écran. Habituellement, le contact de l'agence GOM ne se manifestait que de manière anonyme, par messages écrits. Surpris, Ivanov recomposa mentalement son environnement : le bunker, les gardes à l'extérieur de la tente, la connexion sécurisée, la décontraction de l'alcool dans son sang, puis il plaça le curseur pour valider la requête. Une application de visiocam moulina quelques secondes, au terme desquelles le visage de Monsieur Clock se fixa sur le moniteur.

Clock n'était pas le vrai patronyme de cet homme. La rumeur

voulait qu'on le surnommât ainsi parce qu'il était d'une ponctualité parfaite. Fluet, ramassé sur lui-même mais extrêmement vif d'esprit, Clock jaillissait avec la précision d'une horlogerie suisse aux épicentres des conjonctures de crises. Il disséquait les contextes et les déterminants puis concevait un calendrier de réponses adéquates et percutantes. Il effectuait ensuite le suivi des actions pour assurer leur déroulement dans les délais exacts qui étaient impartis. Depuis qu'Ivanov travaillait pour l'agence GOM, Clock était toujours apparu comme une sorte de superviseur aussi génial que mécanique.

Le visage de monsieur Clock s'anima sur l'écran. Il détachait chaque mot mais enchaînait les phrases avec un rythme soutenu, comme une récitation apprise par cœur. Devant sa cam, Clock ressemblait à un pantin fantomatique qui s'adressait à un enfant.

— Bonjour Anastas, comment allez-vous ? Comme c'est notre dernier contact par ce canal, je voulais fêter ça ! Alors je me montre (risette) ! Je serai avec vous demain, physiquement, pour accueillir nos invités. Mais je tiens à vous féliciter dès maintenant. Vous avez été un chef de chantier remarquable. Je suis fier de vous avoir fait confiance. Nous sommes exactement dans les temps. C'est une énorme commande, vous savez !

L'apparition de Clock marquait la fin du protocole de construction. Il avait probablement déjà envoyé un bordereau de livraison quelque-part. Ivanov attendait la prochaine étape.

— L'agence souhaite vous maintenir sur le projet Anastas, et vous confier d'autres responsabilités pour la mission qui s'annonce. Vous

prendrez en charge la direction technique de l'Arche dès que nos invités seront arrivés. Vous êtes nommé capitaine du navire. Félicitations !

L'Arche : c'est ainsi que l'agence avait baptisé le bunker. Un édifice unique, sans numéro de série mais avec un nom plein d'espoir. Ivanov ne savait pas trop s'il devait se réjouir ou non de ses nouvelles fonctions. Puis il décida que le béton armé de l'Arche ne serait pas plus déprimant que la grisaille de Moscou.

— Je vous remercie monsieur Clock, quels sont les ordres dans l'immédiat ?

— L'enfant-soleil et le musicien seront chez vous dans les prochaines heures avec la statuette et le chaman. Cet homme là !

Clock brandit un portrait photographique de Don Juanirez Casal qu'il approcha de la caméra. Même si l'image pixélisait sur son moniteur, Ivanov estima qu'il reconnaîtrait ce visage.

— Don Juanirez Casal. Un Mexicain, un descendant des Toltèques. C'est le chaman des stars, tout le gratin se l'arrache. Il se servira de la statuette pour contrôler les Indiens et les renvoyer dans la forêt, il va les faire dégager de l'Arche sans le moindre coup de feu.

Clock marqua un temps d'arrêt pour se convaincre lui-même de ce qu'il racontait. Il avait mis du temps à intégrer l'influence de Kahuabo sur les peuples indigènes, beaucoup plus de temps qu'il ne lui en fallait habituellement pour comprendre les jeux du pouvoir.

— Pour le moment, considérez Don Juanirez Casal comme le directeur artistique de l'Arche, faites tout ce qu'il dit tant que ça vous paraît possible, c'est entendu ? Il sait comment s'y prendre. Et ne sortez la statuette de la chambre forte que lorsqu'il vous le demande, c'est bien compris ?

Ivanov acquiesçait bien qu'instinctivement il regrettât la tournure prise par les événements. L'arrivée d'un nouveau chaman impliquait qu'Isidoro ait passé l'arme à gauche. La mort du chef inca pesait dans son estomac. À force de fréquentation, il avait développé une inclination pour le personnage.

— Alors Zuker a supprimé Isidoro ?

Un instant Ivanov eut l'impression, malgré le flou engendré par le faible débit de la connexion, que Clock et lui partageaient le même sentiment de résignation. Clock respira et reprit :

— Zuker a parfaitement réussi sa mission. Sur tout les points, dit-il en appuyant sur « tous les points ». Puis il poursuivit :

— Je regrette pour Samouraï et son équipe. Ils ont échoué parce qu'ils ne connaissaient pas assez le terrain, même si leurs attaques ont affaibli le cartel. Nous avions sous-estimé Isidoro, c'était une sorte de roi de la jungle.

Clock avait besoin de vider son sac. C'était lui qui avait envoyé Samouraï au casse-pipe. Il avait investi une somme rondelette pour obtenir son affectation sur la Douane de Tabatinga alors qu'il aurait été

plus inspiré de retourner Zuker dès le départ. Zuker et ses gars étaient pétris d'ambition et connaissaient parfaitement le terrain, eux.

Clock se reconcentra :

— Encore une chose qu'il faut que vous sachiez, Ivanov. Nous avions envoyé une équipe en Italie pour récupérer l'enfant-soleil avant qu'il ne débarque en Amazonie. Vu le bilan de Samouraï, nous pensions qu'il était plus prudent de passer à l'action en Europe. Malheureusement cette opération s'est aussi soldée par un fiasco. Ce garçon, l'enfant-soleil, crachait vraiment des flammes organiquement, exactement comme le prédisaient les chamans. Il a carbonisé cinq hommes.

- 1 avant VP

1

Zuker - Quartier de San Angel, ville de Mexico.

Le quartier de San Angel, à Mexico, est bâti sur une colline et offre une perspective dégagée vers les montagnes environnantes ; des rues pavées, calmes et arborées sillonnent parmi les luxueuses propriétés dissimulées derrière leur mur d'enceinte. Mexico s'est étalée comme une impitoyable coulée de béton dans une cuvette ceinte de reliefs montagneux et piquée de charmants villages. Les villages sont

maintenant des quartiers soudés par le ciment et ligotés entre des échangeurs et des bretelles d'accès, certains écrasés sous la densité citadine et d'autres simplement imbriqués comme des cubes dans un jeu de construction gigantesque. La colline de San Angel appartient à la seconde catégorie. Ici, la pression urbaine n'a pas de prise. Les millions d'habitants, le trafic saturé et ses fumées noires appartiennent à un autre monde qu'il faut imaginer. Mexico s'est déversé tout autour de la colline sans investir ses flancs. En circulant dans les rues étroites et biscornues du quartier, on sentirait encore un esprit de village si un autre virus, l'argent, n'avait pas aspiré son âme.

Zuker buvait une tasse de café sous la pergola d'une propriété discrète de San Angel. Une muraille haute de cinq ou six mètres surmontée de clôtures électrifiées et d'une flopée de caméras qui, vues de la rue, ressemblaient à des bazookas, protégeaient la tranquillité du domaine. Toute visibilité aérienne était quasiment obstruée par des arbres centenaires et les toits des multiples patios. À découvert, un court de tennis en terre battue et un vaste rectangle de gazon anglais baignés par le soleil. Une piste d'hélicoptère était aménagée sur le toit de la résidence principale, maison d'architecte contemporaine, cubique, lumineuse, étendue sur mille deux cent mètres carrés. La propriété n'avait pas nom. Elle appartenait à une société commerciale bidon dont cent pour cent des parts étaient détenues par Carlos Slim, le milliardaire mexicain, qui, lui-même, ne s'était rendu sur les lieux qu'en de rares occasions. Voué aux tractations secrètes entre des partenaires qui n'étaient pas censés se rencontrer, le site demeurait la plupart du temps inhabité. Pour le commun des mortels, il s'agissait plutôt d'une opération de spéculation immobilière.

Carlos Slim s'approcha de Zuker. La corpulence du jeune Allemand contrastait avec les fines lamelles de la chaise en fer forgé sur lequel il était assis. Il se tenait droit, carré, gonflé par l'assurance de sa force et de ses succès. Il ne se doutait pas que Slim voyait dans cette allure la puissance vaine d'un jeune lion, captée par le viseur d'une carabine à longue portée.

— Alors cher ami, comment trouvez-vous votre nouveau pied à terre ?

La jouissance d'abattre un fauve relève d'une perversité proportionnelle à sa propre vulnérabilité dans l'éventualité d'un combat corps à corps. Plus on est faible et plus la satisfaction de soumettre la nature devient grisante. Dans des circonstances moins particulières, Carlos Slim, vieux et empâté, aurait sans doute éprouvé sa domination sur l'impétueuse vitalité de Zuker. Mais il avait inscrit la fin du monde sur son agenda personnel et il n'était de victoire que de sauver sa peau dans l'ombre d'un bunker. Une forme de membrane tragique recouvrait toutes ses sensations qui le rendaient incompatible à la félicité.

— Et voici pour votre travail, poursuivit Slim.

Zuker considéra la carte de crédit que lui tendait Carlos Slim. Dans les termes de leur deal, elle valait cent millions de dollars planqués sur un compte secret. L'espace d'un instant, en faisant tourner la carte entre ses doigts, le visage de Zuker prit l'expression du bonheur enfantin.

2

Monsieur Clock - Forêt amazonienne brésilienne, cœur de végétation

Les pales et les moteurs des hélicos généraient un raffut assourdissant. Des dizaines de caisses de fournitures, petit matériel et consommables, transitaient des oiseaux mécaniques jusqu'au bunker sur des rails, empilées dans des chariots de chantier grinçants. Le personnel affecté au service interne de l'Arche, hôtesses et animateurs, équipes d'entretien, brigades de cuisine, laborantins, corps médical, techniciens divers, débarquait et prenait ses quartiers, totalisant une soixantaines d'employés qui avaient signé pour deux ans un contrat de travail trois fois mieux rémunéré que tout équivalent sur un paquebot de luxe. Débarqué dans le flux de nouveaux arrivants, Monsieur Clock se précipita directement sous la tente de commandement.

***

Il y avait un énorme paquet de pognon à gagner dans cette histoire, plus de pognon qu'on en pouvait rêver. Mais il y avait aussi le gros paquet d'engagements qui allait avec et qui pesait sacrément lourd. La moitié du classement Forbes des plus grandes fortunes du monde avaient acheté à prix d'or son espace de survie à l'intérieur de l'Arche. Ça faisait plus qu'assez de personnes avec le bras suffisamment long pour flanquer une dérouillée à n'importe qui n'importe où qu'il se trouve. Tout avait été négocié sur plan. Aucun client ne connaissait l'emplacement de l'Arche, pas même le continent sur lequel elle se

trouvait. Question de vie ou de mort selon l’argumentaire de vente.

C’était en quelque sorte l’opération de séjour-mystère la plus rentable depuis l’aube de l’humanité.

***

Clock implanta son matériel de communication satellite directement sur la grande table qui servait aux réunions de coordination. Il craignait des interférences à cause de la canopée. Ses arbres immenses semblaient capables d’absorber tous les rayons de fréquence pour les enfermer dans un champ de force invisible. Lorsque l’installation fut terminée, il effectua un test et se rendit compte que les transmissions fonctionnaient parfaitement.

Clock appela la base aérienne de Los Cabos au Panama et transféra les coordonnées GPS du village aryen que lui avait transmis son équipe de reconnaissance. L’équipe avait orienté ses recherches d’après les indications récupérées par Don Juanirez Casal auprès des Indiens impliqués dans la construction du bunker. Le village était localisé à une journée de bateau de l’Arche. Ainsi, pour les vieux nazis, la fin du monde arriverait en avance. Elle prendrait la forme d’une tempête au napalm. Un genre de chambre à gaz, mais au grand air et dans sa version punk. Clock avait une réputation à défendre. En aucune façon, il ne pouvait courir le risque de refouler un régiment d’anciens combattants avec famille et bagages au moment où il accueillerait ses clients.

***

L'agence GOM était unanimement considérée comme la meilleure agence de majordomes au niveau international pour son service discret, impeccable et sans accrocs, quels que soient les circonstances et les secrets.

3

Lentar Dior - Forêt amazonienne brésilienne, bunker

Il appelait ça le *luxury-survivalism* sans doute pour se démarquer d'un *survivalisme du pauvre* qui reposerait lui, sur des théories abracadabrantesques de prédicateurs de seconde zone et concernerait un tas de gogos illuminés dont les mieux lotis construisaient des abris anti-atomiques avec leurs réserves de bouffes en conserve tandis que les autres se retiraient dans des grottes, se procuraient des amulettes de protection bidon et apprenaient à survivre dans une forêt infestée de zombies. Le *luxury-survivalism* n'avait rien à voir avec ces bouffonneries, ce n'était pas de la rigolade de bas étage. Au contraire, c'était une fin du monde *avérée*.

Voilà ce que Don Juanirez Casal *prenait le temps* de m'expliquer d'après sa propre expression. Car le temps était une valeur très précieuse selon lui, dans la mesure où il commençait à manquer. Il me regardait avec ses yeux noirs et tout ce qui sortait de sa bouche semblait réellement exister. Il me disait que, comme le temps, j'étais un être très précieux.

Ce concept, le *luxury-survivalism*, avait été relayé dans les hautes sphères mondiales par Carlos Slim ; le type qui a fait fortune dans les télécommunications, précisément le type le plus riche de la planète, le numéro un de la réussite sociale selon les critères du libéralisme contemporain, et donc, par déduction personnelle, le salaud le plus achevé de tous les temps. Il n'en demeurait pas moins que Carlos Slim constituait l'ambassadeur de marque idéal dans la mesure où il incarnait un genre d'exemple pour tous les autres nababs, comme le pape est un exemple pour les catholiques ou comme Stakhanov devait l'être pour les travailleurs fanatiques de l'ex Union soviétique. Car l'âme humaine était ainsi faite que si Carlos Slim décidait qu'il fallait s'enfoncer un diamant dans le cul, la moitié du classement Forbes des plus grosses fortunes du monde aurait chopé des hémorroïdes.

Carlos Slim contrôlait les ondes et envoyait des satellites ultra sophistiqués dans l'espace mais ça ne l'avait pas empêché de se laisser convaincre par les prédictions mystiques de Don Juanirez Casal et d'investir à cent pour cent dans le projet de l'Arche. Alors est-ce que Carlos Slim tirait vraiment les ficelles ? Est-ce qu'au moment où on arrive tout en haut de l'échelle on n'aurait pas un peu envie de se jeter dans le vide ?

***

Pour Don Juanirez Casal j'étais l'enfant-soleil : je transcendais les espèces, je me transformais en arbre. J'étais le premier et le seul survivant d'une humanité en voie d'extinction. On pouvait me considérer comme une erreur de la nature ou comme une tentative anticipée d'adaptation humaine à la prochaine mutation du monde.

J'appartenais à la lumière, à la source de vie. Les chamans comme Don Juanirez pensaient que tous les êtres vivants étaient liés dans un système global. Et cette globalité telle qu'ils la percevaient avait décidé de se débarrasser de la vermine qui la rendait malade : c'est-à-dire nous autres, ou plutôt vous autres puisque j'étais le premier homme nouveau. L'enfant-soleil, l'unique.

Il ne faut pas se leurrer, l'Arche n'est qu'un geste désespéré pour se donner une petite chance de trouver une issue favorable. Deux ans d'oxygène bio pour cinq cents organismes humains. Don Juanirez Casal disait que l'air allait s'empoisonner. Il disait que les plantes se préparaient à nous gazer. Qu'on allait tous tomber malades et mourir à cause de la respiration. Alors d'un coup j'ai pensé à Small qui semblait toujours souffrant et qui n'était pas avec nous dans l'hélico.

— Nous l'avons récupéré dans le parc, récupéré dans le parc parce qu'à ce moment là nous ne savions pas qui de vous deux était l'enfant-soleil. L'enfant soleil. Il n'y a pas de place pour lui dans l'Arche. Pas de place pour lui.

Cinq cents personnes et pas une de plus. Pour dire vrai, je ne sais pas s'il vaut mieux mourir dehors que de croupir dans une poche enfoncée dans la terre. Small avait l'air déjà rassis, peut-être que c'est un signe et qu'il tiendra le choc. Je pensais à Hot aussi, installée dans mes « appartements » de l'Arche. Je réalisai qu'il ne valait mieux pas poser de question mais Don Juanirez aborda le sujet de lui-même, comme s'il avait deviné ce que j'avais dans la tête.

— Ta petite amie pourra rester avec toi mais il faut que tu penses à l'avenir. À l'avenir. Tu es le premier, l'enfant-soleil, tu donnes la

lumière et la lumière doit donner la vie. Tu as vu au *resort*. Au *resort* il y a Sandra (miss Venezuela) et d'autres filles sélectionnées pour toi. Pour toi, elles sont pour toi. Pour que tu donnes la vie.

4

Don Juanirez Casal - Forêt amazonienne brésilienne, bunker

La porte se referma sur l'enfant-soleil et Don Juanirez Casal considéra son nouvel environnement. Toute plante proscrite du bunker et privée de lumière naturelle, la pièce, même adoucie par les tapis, les tissus indiens et les gélatines de couleur qu'il avait fait monter sur les lampes, gardait le caractère oppressant d'un parking souterrain.

Monter si haut pour aboutir au fond d'un trou…

Sa carrière l'avait conduit vers le faste des plus grands palais. Et, bien que n'importe quel *brujo* lui eût affirmé que ces luxes ne dépasseraient jamais la plénitude d'une vie de liberté au grand air, Don Juanirez Casal avait trouvé de l'accomplissement à s'introduire chez les grands de son époque. Son chamanisme *lounge* et forestier comme un établissement Starbucks, ses recettes de décoctions à base de peyolt et de San Pedro coupés aux opiacés (touche personnelle) avait fait le tour des *jetsetters* et du showbiz, jusqu'aux cercles d'affaire et aux gouvernements politiques. Maniant la datura, le yagé, l'iboga, la salvia divinorum et toutes sortes de plantes hallucinogènes dont il adoucissait les effets avec des produits calmants, Don Juanirez Casal envoyait ses initiés dans des contrées toujours agréables et chatoyantes qui

trompaient la perception ordinaire du quotidien et donnaient l'impression de toucher au sacré. Il enrobait ces voyages chamaniques dans un cérémonial hollywoodien et complétait la prestation d'une écoute invariablement bienveillante qui relançait les égos en perte de vitesse, dispersait les doutes et maintenait les feux bien au vert dans les têtes dominantes du monde. Il faut reconnaître que les séances de Don Juanirez Casal ne viraient jamais au bad trip comme cela arrivait parfois lors de sessions dirigées par les chamans traditionnels, lesquels officiaient dans des huttes inconfortables, ne parlait pas un mot d'anglais, et servaient à tous la même ration de tord-boyaux psychédélique ancestral sans faire de tri entre un guerrier *queshua* et une touriste hollandaise.

Où étaient-ils à présent, ces chamans ? Ils se préparaient à passer dans le monde invisible jusqu'à la fin des temps, ils acceptaient la sanction de la matrice de vie et se résignaient à subir le processus immunitaire qui débarrasserait le corps planétaire de son virus humain. Ils attendaient VP, le *Vegeterian Putch*, depuis un bail.

Isidoro avait initié la construction de l'Arche, mais c'était lui, Don Juanirez Casal, qui avait convaincu Carlos Slim et obtenu les financements nécessaires à la concrétisation du projet. Les murs du bunker n'étaient pas extensibles et jusqu'à la fin des hommes il était dit que l'argent aurait toujours le dernier mot. L'argent venait de placer le Kahuabo entre ses mains, dans la lignée des Toltèques, et faisait de lui un nouveau roi.

***

Une hôtesse annonça les personnes de l'agence GOM. Monsieur Clock entra dans la pièce, flanqué de deux acolytes qu'il lui présenta :

— Vous connaissez Monsieur Ivanov, directeur technique de l'Arche, qui vous a installé. Voici Monsieur Wanram, docteur en physique et éminent généticien qui fera les recherches.

Le chaman jeta un regard vide sur le scientifique, il n'avait pas demandé à se retrouver avec ce genre de mammifère dans les pattes. Puis il se reprit et afficha un sourire de circonstance, tiré comme un élastique.

— Je suis très honoré, très honoré. Je ne manquerai pas de faire appel à vous en cas de besoin. En cas de besoin.

— En fait, reprit Clock en détachant bien chaque syllabe comme il en avait l'habitude, Monsieur Wanram est chargé de diriger les recherches sur l'enfant-soleil.

— Nous souhaitons en savoir davantage sur son patrimoine génétique, enchaîna derechef Léopold Wanram. Nous devons effectuer des prélèvements et une toute une batterie de tests bactériologiques.

La voix du généticien paraissait étrangement autoritaire.

— C'est que l'enfant soleil est sacré, sacré. Il est lié au Kahuabo, lié au Kahuabo.

— Je crains qu'ici le Kahuabo ne puisse guère vous aider, Monsieur

Casal. Vous êtes le seul Indien dans le bunker désormais. Le Kahuabo vous a permis de renvoyer tous les autres au fond de la forêt.

Clock marqua un temps d'arrêt pour augmenter l'effet de sa réplique, il ajouta avec un ton plus clément :

— Mais on laissera l'enfant-soleil se reproduire, ne vous inquiétez pas.

Don Juanirez Casal perçut distinctement le sentiment de pouvoir plier ses bagages et éteindre la lumière en quittant son cerveau. Clock enfonça le clou :

— Monsieur Wanram a été dépêché par Monsieur Slim lui-même. Monsieur Slim est une personne rationnelle, vous comprenez. Il ne met pas tous ses œufs dans le même panier.

Le mobile à ondes courtes d'Ivanov tintinnabula à point nommé, coupant court à la tension. On le prévenait que l'ensemble des résidents étaient installés et la totalité du matériel rentré. L'Arche était prête pour se séparer du monde extérieur. Il raccrocha et prit l'initiative de conclure :

— Puisque tout est réglé nous allons commander la fermeture du sas d'accès.

Le studio formait un demi-œuf horizontal dont la partie concave était entièrement vitrée et donnait, non pas sur une salle d'enregistrement, mais sur une piste de danse en béton ciré, bordée par un espace « cabaret » avec un bar, des tables rondes, des chaises et des fauteuils en velours, de grands miroirs couvrant les murs et baignant dans une clarté tamisée. Une boule à facettes multicolores était accrochée au-dessus du *dancefloor* parmi les ponts de lumières et le dispositif d'enceintes polyphonique. Dans l'œil de la mouche, derrière les vitres entièrement rétractables du studio, étaient installées une multitude de machines, ordinateurs avec leurs logiciels de composition musicale et de séquençage, disques durs externes, claviers et synthétiseurs, équaliseurs, gradateurs, tables de mixages, boîtes d'effets, amplificateurs, compresseurs, consoles son et lumière, retours son, *pads* divers, casques stéréo, microphones, platines, toutes reliées par un système MIDI qui leur permettait de communiquer entre elles. Une salle annexe au studio contenait un stock des mêmes engins emballés dans leurs cartons d'origine, des alignements de câbles de toutes sortes, suspendus sur des portants, de nombreux accessoires et pièces de rechange rangées dans des casiers et des *flycases* : pieds, triplettes, coupelles, feutrines, cellules, adaptateurs, découpes, gélatines, potards, *DIY*, cartes son… mais surtout, trônant au milieu de l'espace, une presse à vinyles en parfait état de fonctionnement que l'ingé-son avait fait venir de Manaus, capitale brésilienne dans la fabrication des 33 tours.

En découvrant cette caverne d'Ali Baba, Jacky Lucky Joe ressentit une sorte de décharge électrique qui le propulsa dans un état de béatitude éveillée tout le temps que l'ingé-son lui faisait le tour du

propriétaire. Ce dernier décrivait chaque installation en détail et avait pris soin de noter sur un cahier tous les points qu'il estimait en latence.

« T'inquiète mec, c'est ok, je m'arrangerai » était la seule réponse que l'ingé-son obtenait lorsqu'il posait une question, car en matière de mix, le *funky-poseur* se transcendait toujours avec les moyens du bord.

***

Un vaste réseau de canalisations partait du studio et remontait, jusqu'à la façade du bunker. Ces tentacules branchaient la source musicale à d'énormes enceintes encastrées tout autour de la partie émergée de l'Arche et orientées vers la jungle. Cent cinquante kilos de son répartis sur trois paliers (basse, medium, aiguë) transformaient le bunker en un gigantesque *boomer*, comme un champignon chantant à tue-tête au milieu de la forêt tropicale. Cet aménagement procédait des visions partagées par les chamans pour neutraliser la photosynthèse toxique des plantes et bloquer les attaques du biotope dans la zone. Selon eux, la musique de Jacky Lucky Joe constituait une protection plus efficace que tous les murs épais.

Les chamans connaissaient depuis longtemps les aptitudes sensitives hautement développées des plantes et notamment leur faculté décuplée en ce qui concernait la jouissance. En la matière, la célébrité de Jacky Lucky Joe n'était plus à faire. Les *sets* du *funky-poseur* provoquaient les meilleurs orgasmes jamais ressentis dans la sphère végétale. Cette réputation avait fait le tour du monde invisible, principale plate-forme de communication entre les formes de vie intelligentes, et provoqua les fuites sur l'éradication du virus humain

qui étaient arrivées aux oreilles des chamans. D'une certaine manière Jacky Lucky Joe figurait une exception humaine que le système immunitaire du vivant rechignait à détruire.

Ainsi avait été lancée la construction de l'Arche. Au départ, Isidoro ne savait pas trop qui mettre dedans exception faite du Kahuabo et de l'enfant-soleil, mais il était sûr et certain que Jackie Lucky Joe au mix façonnerait la cuirasse idéale.

***

L'ampoule verte s'alluma au plafond du studio signalant qu'au-dessus, les portes du bunker se fermaient pour de bon, rompant tout contact physique avec l'extérieur, la nature, la terre. Pour combien de temps et qu'allait-il advenir ? À l'exception de Don Juanirez Casal, personne n'en était sûr à cent pour cent. Jacky Lucky Joe enclencha les platines et envoya une symphonie.



Ont participé à ce numéro :

Boris Crack

Boris Crack s'est fait connaître par des lectures à mi-chemin entre la performance littéraire et le stand-up, et des spectacles mêlant musique, art brut et goût de l'absurdité. Il a publié deux livres aux *Éditions Maelström* et sorti 6 albums dont le *Live au Confort Moderne*. Convaincu du potentiel révolutionnaire de la Variété, il a entamé fin 2012 un cycle de lectures consacrées à des chanteurs emblématiques. À paraître : *Les Enfants Sauvages*, roman (+ CD best-of), *Éditions Maelström* ; *Punkaraoké*, album 14 titres, *kakakids records*.

http://www.boriscrack.wix.com/boriscrack

Gérald Gruhn

Installé en Lozère, Gérald Gruhn se consacre depuis quelques années à l'écriture dramatique : *L'aiguilleur du Ciel*, *Mise à mots* (*Art et Comédie*), *Griotte*, *Chapitre 1704* (*L'Harmattan*). *Auto-psy* (*de petits crimes innocents*) se joue régulièrement à Paris. Son théâtre est traduit

en américain, polonais et en roumain. Après *Le Mystère d'Esperbeyre*, (en cours de ré-édition) Gérald Gruhn vient de publier son second roman : *Les Cahiers d'un Tueur* (*TDO éditions*, 2012).
http://www.geraldgruhn.com/index2.html
http://www.tdo-editions.fr/

Hervé Grillot

Participe au site *Fulgures.com* depuis une dizaine d'années, parce que *1 Fulgure = 1.500 caractères maxi*, c'est top pour les lecteurs et les médias actuels. Après le Maghreb, l'Afrique, l'Amérique du Sud, l'Espagne, vit actuellement en Asie... Rictus thaïs !
Subséquemment, son site perso s'appelle *Un endroit*... où l'on trouve de tout gratos et en vrac.

Philippe Sarr

est marié et père de deux enfants. Enseignant dans un lycée de la banlieue parisienne où il anime un atelier « théâtre et handicap », il consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture, selon lui un acte strictement instinctif, celui d'un animal toujours à l'affût du mot et de la phrase qui font mouche. Il a publié et continue de publier des textes chocs (nouvelles, critiques), dont *Le maitre de l'Hautil*, inspiré d'un roman de P.K Dick, *Le maître du haut château*, aux *éditions de l'Abat-Jour*, et dans la revue *L'Ampoule*. Un recueil de nouvelles – *ARCADIE*, publié en 2012 aux *éditions Kirographaires*. Un roman intitulé *Gradus des valeurs à rebours*, qui met en scène une jeune abandonnique férue d'opéra, ex égérie de Roberto Alagna, devrait également voir le jour ! Ses influences, multiples, vont de Kerouac à BEE, en passant par K.Dick, Djian, Faulkner, Dostoïevski, Joyce… sans oublier les « anciens », Lucrèce, voire Boèce et tant d'autres !

Des extraits de ses textes sont disponibles sur son blog : *http://www.le-mors-aux-dents.blogspot.com*

Mat Lest

Né en 1983 à Paris. Insatiable nomade, il habite les Hauts-de-Seine depuis toujours. Infatigable travailleur, il écrit beaucoup depuis quelques mois. Publication : *Mosmop* , revue *L'Ampoule* n° 7.

J.R.P. Cuisin

Né à Paris en 1777. Auteur prolifique /éclectique de la première moitié du XIXème siècle, a beaucoup écrit sur la morale et les mœurs de son époque. Son ouvrage *Ombres sanglantes*, recueil de nouvelles horrifiques dont la teneur satyrique est discutée, paraît en 1820 dans un contexte de fascination artistique pour les thèmes morbides et l'ésotérisme. Revient aujourd'hui sous forme numérique, distribué et parfois vendu par différents « éditeurs ». À télécharger gratuitement et au format de votre choix sur *ebooks libre et gratuit*.

Marlène Tissot

Marlène Tissot est née par accident, vit dans la Drôme, dort très mal, écoute beaucoup de musique, n'y comprend pas grand-chose à la vie. Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, pour colmater les brèches, remplir les blancs, colorier les images… Elle est l'auteur de *Celui qui préférait respirer le parfum des fleurs* aux *Éditions de La Vachette Alternative*, un booklet poétique hommage à Elliott Smith, ainsi que d'un recueil intitulé *Nos parcelles de terrain très très vague* paru aux *Éditions Asphodèle* en 2010 et d'un roman en 2011 – *Mailles à l'envers* disponible chez les *Éditions Lunatique*. Ses nouvelles et poèmes paraissent régulièrement en revue depuis une dizaine

d'années.

Olivier G. Milo

Naissance en 1980. Aujourd'hui facteur à Montpellier. Publié dans les revues *Les Muses à tremplin*, *A Verse* et *Traction Brabant*. Prix Alexandre-Vos Écrits.

Jean Azarel

Jean Azarel est venu au monde un jour de 1954 « dans l'octobre blond du Saint Laurent » (Montréal / Canada). Il dérive en littérature au son du rock entre Jack Kerouac, Luc Dietrich, Jack Alain Léger, Alain Jégou et Marie Huot. Observateur du monde dans ce qu'il a d'humain et d'inhumain, il puise ses thèmes dans la *commedia dell'arte* du quotidien et les pentes granitiques du Mont Lozère pour donner à lire et entendre des œuvres éclectiques où se côtoient prosélytisme de la différence, souvenirs-souvenirs, et énergie baroque. Derniers ouvrages parus : *Papy beat generation* (avec Alain Jégou et Lucien Suel), *éditions Hors Sujet* 2010, *Marche lente, éditions Samizdat* 2011, *Itinéraire de l'eau à la neige*, *éditions Gros Textes* 2012, *Poetry and texts* lectures, CD audio sur de la musique originale de Kérity, 2013.

Frédérique Nierlé

Âgée de 23 ans, étudiante en littérature française et en cinéma à Lausanne, Frédérique Nierlé est passionnée par la création littéraire, musicale, artistique. Ses études de grec ancien et de latin l'initient au théâtre et à la poésie pour lesquels elle éprouve un profond intérêt, tout comme la lecture de Nicolas Bouvier lui ouvre les portes du voyage et de la civilisation japonaise. Également férue d'équitation et de bande dessinée, Fred emploie son temps à la participation et à l'organisation

de divers festivals, comme le Locarno Festival qui la sélectionne en 2012 pour faire partie du Jury des Jeunes ou encore le Montreux Jazz Festival pour lequel elle rédige le *Journal du Festival*. Après son parcours universitaire, Frédérique Nierlé a pour projet d'effectuer un grand voyage en Amérique latine, expérience dont elle souhaite rapporter les moments forts par écrit.

Serge Cassini

Vit depuis 2003 à Tokyo. Se considère comme un poète fictionneur. Auteur d'un roman « pink » : *Love Hotel*. A publié de la subfiction dans *la Femelle du Requin*. Travaille actuellement à un long poème-diatribe sur Fukushima.

http://www.sergecassini.com.

Nicolas Tcheng

Scribouilleur compulsif depuis l'enfance : petits textes absurdes, longs romans, discours, chansons, bandes dessinées, pièces de théâtre... peu importe tant qu'il peut raconter une histoire. Une légende veut qu'il dessinait déjà de petits scénarii avant de savoir écrire. Il a participé plus de 10 ans à des ateliers de théâtre qui ont influencé son style d'écriture : dialogues/actions. Né à l'époque où l'Union soviétique existait encore et vis près de Paris.

Lemon A

Diplômé mais autodidacte, directeur de publication / auteur clientéliste de *Squeeze*.

Autres publications : *Les disques tournent en boucle*, in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*. Juin 2010 - *Kaléidoscope*, in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Site littéraire Fulgures
www.fulgures.com

Revue Les Muses à tremplin
www.lesmusesatremplin.blogspot.com

Région Languedoc-Roussillon
www.laregion-culture.fr

DRAC Languedoc-Roussillon
http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Languedoc-Roussillon

Rendez-vous à l'automne 2013 pour le prochain numéro

Souvenez-vous que chez Squeeze, l'Appel à Textes est permanent.
Toutes les modalités sur notre site :
www.revuesqueeze.com

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 51 avenue Abbé Paul Parguel, 34090 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-032

Dépôt légal : Juillet 2013

1 Cette prétendue bibliothèque, ainsi nommée allégoriquement par St.-Hilaire, n'était autre chose qu'un pavillon octogone dans le goût chinois, bâti au milieu du vaste jardin de la maison dont nous avons déjà fait mention ; et dans ses fondements un profond souterrain, presque impénétrable à la lumière du jour, était l'asile de Niobé : nouvelle Camille, elle passait là les plus belles années du jeune âge.